This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BJ
1533
.F8
T45
1764

BIBLIOTHÈQUE DU C.TE ARTHUR DE BEAUMONT

60

C 7 8

3E-12:

BJ
1[illegible]
.F[illegible]
T45
1764

for Madame
d'Arconville.

DE L'AMITIÉ.

Virtutum amicitia adjutrix à naturâ data eſt
Non vitiorum comes.

Cic. *De Amicitiâ.*

SECONDE ÉDITION, REVUE,

A AMSTERDAM,

& ſe trouve

A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le College.

M. DCC. LXIV.

704138 -129

A MON AMI.

Le titre de cet Ouvrage annonce assez que je n'ai dû l'offrir qu'à vous seul. Qui nous connoîtra tous deux, ne pourra s'y méprendre. Qui aura joui du bonheur de vous aimer & d'être aimé de vous, saura où j'ai trouvé le modele que j'ai crayonné du sentiment senti & inspiré. Vous à qui je dois cette félicité si peu connue d'une amitié dont la durée ne fait qu'augmenter le charme, recevez un hommage que l'amitié même vous présente : c'est celui de mon cœur; tout autre seroit indigne de vous.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

INTRODUCTION, pag. 1
Définition de l'amitié, 3
CHAPITRE PREMIER.
De l'amitié des enfants pour leurs Peres & leurs Meres, & de celle des Peres & des Meres pour leurs Enfants, 21
CHAPITRE II.
De l'amitié des Grands-peres pour leurs Petits-enfants, & de celle des Petits-enfants pour leurs Grands-peres, 37
CHAPITRE III.
De l'amitié des Enfants entre eux, 43
CHAPITRE IV.
De l'amitié des Enfants pour leurs Maîtres & pour ceux qui les élevent, 47

BIBLIOTHÈQUE DU Cte ARTHUR DE BEAUMONT
QUIDQUID RUINA VERIENT

CHAPITRE XXIII.

De l'amitié d'habitude, 166

CHAPITRE XXIV.

De l'amitié d'eſtime, 170

CHAPITRE XXV.

De l'amitié de choix, 176

CHAPITRE XXVI.

De l'amitié de goût, 184

Fin de la Table des Chapitres.

DE

60

CTE

les divers égarements où elles nous entraînent. Echauffé moi-même par ces brûlantes images, je ferois aux hommes la peinture fidelle de cette funeſte effervescence que les paſſions excitent en eux; mais le pinceau de l'amitié doit être ſimple comme elle. Son coloris moins éclatant, mais plus durable que celui des paſſions, n'eſt fait pour plaire qu'à des ames épurées de leur feu ſéditieux; qu'à ces ames ſenſibles & délicates qui n'étant point blaſées par les ſentiments tumultueux de l'amour ou de l'ambition, ſentent ces touches légeres, mais ineffaçables, qui ne ſont faites que pour elles, & dont elles ſeules connoiſſent le prix. On ne doit donc pas s'attendre à trouver dans cet Ouvrage ce ſtyle brillant & ces morceaux ſublimes où l'imagination a preſque toujours plus de part que le ſentiment. Tout entier à l'ami-

tié, je ne dois parler que ſon langage. Puiſſe-t-elle m'inſpirer, & faire paſſer dans cet eſſai ſon éloquence naïve, ſans permettre à l'art d'en oſer altérer les traits. Puiſſe-t-elle dicter elle-même l'hommage qu'on doit lui rendre, en la peignant telle qu'elle mérite de l'être, & telle que je la ſens.

Définition de l'Amitié.

L'AMITIÉ eſt un ſentiment où nos ſens n'ont point de part. Notre ame ſeule en eſt affectée; c'eſt le lien des cœurs vertueux & ſenſibles *; c'eſt

* O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis,
. . . . . .
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les ſaiſons & dans toutes les heures,
Sans toi, tout homme eſt ſeul;
Il peut, par ton appui,
Multiplier ſon être, & vivre dans autrui.
VOLTAIRE, *Diſcours ſur la Modération.*

leur aliment. Sans lui abandonnés à nous-mêmes, errants ſans ceſſe de deſirs en deſirs, nous cherchons, par une eſpece d'inſtinct, un objet digne de notre attachement, & qui puiſſe ſatisfaire le beſoin que nous avons d'aimer. Malheureux ceux qui ne le ſentent pas. Ils pourront quelquefois avoir des plaiſirs; mais ils ne connoîtront jamais le bonheur.

Quoique la véritable amitié ait des traits frappants qui doivent le faire aiſément diſtinguer de celle qui n'en a que l'apparence, la plus grande partie des hommes qui ne voit preſque jamais que la ſuperficie, prend ſouvent ſon maſque pour elle. La réalité échappe au Vulgaire, il ne ſaiſit que ſon ombre, & l'original eſt quelquefois même mépriſé, tandis qu'on encenſe ſes copies.

Il y a très-peu d'attachements purs: l'amour-propre y entre preſque toujours

pour quelque choſe ; & ce qu'on décore du nom d'amitié dans le monde, n'eſt pas exempt de cet alliage. On a mis de la gloire au bonheur d'aimer, & la vanité eſt devenue la récompenſe du ſentiment. Dire qu'on aime, c'eſt faire l'éloge de ſon cœur. Il eſt permis, il eſt beau même de ſe vanter ſur cet article. On eſt applaudi ſans examen. C'eſt un genre de réputation qui n'eſt point ſujet à rivalité, & qu'on acquiert à peu de frais. Il ne s'agit, pour la mériter, que d'exagérer ſa ſenſibilité. C'eſt un rôle à jouer que celui d'ami tendre, même juſqu'à l'excès. C'eſt un moyen d'attirer les yeux du Public. Que de gens ont beſoin d'une pareille reſſource pour n'être pas ignorés ! Faut-il s'étonner ſi on l'emploie ſi ſouvent ?

S'il eſt ſi facile d'en impoſer aux autres ſur les ſentiments dont on ſe

pare, il ne l'eſt gueres moins de ſe faire illuſion ſur ceux qui nous affectent: peu d'hommes conviennent qu'ils n'ont point d'amis; cet aveu ſeroit trop humiliant; je veux même croire que pluſieurs ſont de bonne foi, quand ils diſent qu'ils aiment; mais s'ils oſoient ſcruter leur cœur, & qu'ils en fuſſent capables, ils conviendroient que ſi l'on ſéparoit de l'amitié tous les motifs qui lui ſont étrangers, tels que le beſoin, l'habitude, la reconnoiſſance, l'amour-propre, la vanité & les liaiſons d'intérêts de toute eſpece, elle ſe réduiroit à un ſentiment ſi foible, qu'à peine en mériteroit-elle le nom; & cet ami qui nous eſt ſi cher, deviendroit pour nous un objet indifférent, ou tout au plus une ſociété agréable que le plaiſir le plus léger remplaceroit aiſément.

Qu'eſt-ce donc que l'amitié, ce ſentiment ſi vanté & ſi digne de l'être?

Seroit-ce une chimere ? Seroit-ce un attrait ſéducteur ? Le Sage devroit-il s'en défier, & notre imagination ne nous offriroit-elle ſans ceſſe l'image de la félicité que pour nous rendre plus malheureux par l'impoſſibilité d'en jouir ? Non ſans doute. Tout nous prouve l'exiſtence de ce lien ſi plein de charmes, & notre cœur ne nous fait point illuſion. Mais à quelles marques reconnoître la véritable amitié ? En quoi conſiſte-t-elle ? Toutes les ames en ſont-elles ſuſceptibles ? A-t-elle ſon principe dans la nature, ou ne la devons-nous qu'à la réflexion ?

L'amitié ne conſiſte pas dans ces démonſtrations exceſſives, & dans cette ardeur effrénée qui n'appartiennent qu'à l'amour. C'eſt un feu doux, mais toujours égal, qui nous échauffe ſans nous conſumer : il ne s'allume que lentement ; mais la lenteur même de ſes

progrès les rend plus certains ; le temps ne ſert qu'à l'accroître ; & la jouiſſance, loin de diminuer de ſa vivacité, ſemble lui donner à chaque inſtant de nouvelles forces ; le ſentiment qu'il excite dans les cœurs dignes de le reſſentir, eſt actif, quoique ſage & prudent ; il eſt quelquefois même ſupérieur à l'amour : il n'eſt ſujet ni à l'inconſtance, ni au dégoût, & la ſatiété lui eſt inconnue. Il eſt ſuſceptible de jalouſie, mais de cette jalouſie douce qui n'a ſon principe que dans le cœur, & dont les furies de l'amour-propre n'ont jamais oſé ſouiller la pureté, ni altérer la délicateſſe. Les ſacrifices ne lui coûtent rien, quand il s'agit du bonheur de l'objet aimé. Inacceſſible à l'envie & ſupérieur aux revers, ils ne peuvent rien ſur lui. Il partage la félicité comme l'infortune ; c'eſt même dans le malheur

qu'il ſe montre avec plus d'évidence. Si on en juge alors par ſes effets, on lui trouvera tous les caracteres des paſſions. Il abandonne cette ſage modération qui le diſtingue de l'amour; il en contracte toute la chaleur & la véhémence. Le danger l'irrite, il s'oublie lui-même, & ne voit plus que ce qu'il aime. La ſanté, la fortune, les grandeurs, la vie même, tout, hors l'honneur, appartient à l'amitié. Celui qui calcule, dans quelqu'occaſion que ce puiſſe être, quand il s'agit de ſon ami, n'eſt pas digne d'en porter le nom. Il avilit & deshonore le plus noble & le plus reſpectable de tous les ſentiments. Que les hommes ne diſent plus qu'ils ſont nés pour être malheureux; s'ils connoiſſent l'amitié, ils peuvent tous aſpirer au bonheur. C'eſt elle ſans doute que la Fable a voulu déſigner ſous le nom de l'Eſpérance, en nous

diſant qu'elle ſe trouva au fond de la boîte de Pandore, lorſque, par ſon imprudente curioſité, cette inſenſée en eût fait exhaler tous les maux qui ont affligé depuis la race humaine. En effet l'amitié eſt la reſſource la plus ſûre dans les diſgraces pour les ames vertueuſes, comme elle en eſt la récompenſe. Elle eſt le ſoutien des foibles; elle donne du courage aux plus timides; ſans elle nous n'exiſtons qu'à demi; elle eſt l'ame de notre ame, & la ſource de notre félicité.

Si toutes les ames étoient également belles, elles ſeroient toutes ſuſceptibles d'un ſentiment que la vertu inſpire, & la différence ne conſiſteroit que dans le mode qui varieroit ſelon le caractere de chaque individu; mais comme les belles ames ſont rares, l'amitié l'eſt auſſi, & l'on en trouve à peine quelques exemples dans un ſiecle. Les

conditions qu'exige ce ſentiment, ſuppoſent trop de vertus raſſemblées pour qu'il puiſſe être commun dans toute ſa pureté ; la probité la plus ſcrupuleuſe, le déſintéreſſement le plus parfait, l'ame la plus élevée & la plus dégagée de toutes ces petiteſſes qui détruiſent ſi facilement les liaiſons les plus intimes, le cœur libre de ces paſſions effrénées qui raviſſent aux hommes cette paix qui leur eſt ſi chere, mais ſur-tout exempt de l'ambition, ce tyran de l'humanité. Un ambitieux ne connut jamais le bonheur d'aimer : livré à la plus indomptable de toutes les paſſions, il n'exiſte que pour elle. Cette volupté douce & paiſible, compagne inſéparable de l'amitié, lui eſt inconnue. Les furies qui l'environnent & qui l'obſedent ſans ceſſe, défendent l'entrée de ſon cœur. Eveillé par la crainte, & dévoré par

des deſirs ſans bornes, il trouve ſon ſupplice juſques dans le ſein même de la jouiſſance. Que dis-je ? Il ne jouit jamais, & les plus beaux jours de ſa vie ne valent pas un inſtant du ſage que la vérité éclaire, & que la vertu guide. L'amitié ſeule eſt digne de lui, comme il eſt ſeul digne d'elle.

Si le ſage ſeul eſt digne d'aimer, ſeul il mérite qu'on l'aime. Mais qui pourra l'aimer, ſi ce n'eſt un ſage comme lui ? Heureux qui de bonne heure trouve ce tréſor ineſtimable, cet ami qui doit partager avec lui le bonheur d'une union que rien ne peut rompre, & qu'aucun ſoupçon ne peut altérer. On doit être ſûr de ſon ami comme de ſoi-même ; & comme en lui donnant tout, on ne ſe prive de rien, on doit croire qu'il eſt de même à notre égard, ou bien on ne l'aime que foiblement. Eudamidas de Corinthe,

fameux par le Teſtament qu'il fit en faveur d'Aréthus & de Charixene *, eſt un exemple mémorable de cette noble confiance que l'amitié ſeule peut inſpirer. Près de voir finir ſa carriere, trop vertueux pour avoir rien à redouter, trop ferme & trop courageux pour craindre un inſtant auquel le ſage eſt toujours préparé, l'approche de la mort n'a rien qui l'étonne; il en enviſage les horreurs ſans en être effrayé; il a vécu paiſible, il meurt de même. La vue des objets chéris qui l'environnent, pourroit ſeule troubler cette ame inébranlable. Mal partagé des biens de la fortune, il laiſſe une famille que ſa mort va priver des ſecours que ſon travail lui fourniſſoit : Et quelle fa-

* Le Peintre de l'expreſſion, l'inimitable Pouſſin, a rendu, avec tant de force & d'énergie, le moment intéreſſant où Eudamidas, près d'expirer, dicte ſes dernieres volontés, qu'on ſent, en voyant ce Tableau, que le ſentiment ſeul eſt fait pour peindre le ſentiment.

qui leur avoient été donnés. Charixene n'ayant ſurvécu que de cinq jours à ſon ami, Aréthus ſe hâta de profiter de la ſubſtitution qu'Eudamidas avoit faite en ſa faveur. La mere de ſon ami devint la ſienne par les ſoins qu'il en prit, tant qu'il fut aſſez heureux pour la conſerver ; & faiſant deux parts égales d'une portion de ſon bien, il en donna une à ſa fille, l'autre à celle d'Eudamidas, & les maria toutes les deux le même jour. Rare exemple d'une amitié digne d'être célébrée dans tous les ſiécles, comme un monument immortel fait pour honorer l'humanité.

Quoiqu'on prétende que l'amitié n'eſt pas excluſive comme l'amour, je crois cependant qu'on peut aſſurer qu'il eſt impoſſible de la multiplier autant qu'on voudroit nous le perſuader. Je penſe même qu'on peut avancer

avec

avec vérité, qu'on n'a qu'un ami au premier degré, & que le ſentiment qu'on a pour ſes autres amis, lui eſt fort inférieur. L'exemple que je viens de citer des deux amis d'Eudamidas, qui paroiſſent l'aimer également, & en être aimés de même, eſt une exception à cette regle; mais on le rencontre ſi rarement qu'il doit être regardé comme nul: *C'eſt un aſſez grand miracle*, dit Montaigne, *de ſe doubler, & n'en connoiſſent point la hauteur ceux* QUI PARLENT DE SE TRIPLER. *Rien* N'EST EXTREME QUI A SON PAREIL *.

Le premier ſentiment que les hommes éprouvent, eſt celui d'aimer; il ſe manifeſte dès le berceau; il eſt vrai qu'il n'eſt fondé alors que ſur l'habitude. Un enfant accoutumé aux traits de ſa mere, ou de ſa nourrice, ne ſe voit enlevé de ſes bras qu'avec effroi. Trop foible

* *Eſſais de Montaigne*, L. 1, chap. 27, de l'Amitié.

encore pour exprimer ſon déſeſpoir par des ſons articulés, les cris les plus aigus deviennent les interpretes de ſa douleur, & il ne s'appaiſe que lorſqu'on l'a rendu à celle à qui la nature ou le hazard l'a confié. A-t-il quelque ſujet de crainte? Il ſe preſſe contre ſon ſein, il la ſerre dans ſes bras; & ce n'eſt que par la force qu'on peut l'en arracher. A-t-il quelque ſujet de joie? Il paroît vouloir la partager avec elle. La revoit-il après la plus courte abſence? Le plaiſir ſe peint ſur ſon viſage, & dans tous ſes mouvements; il le lui témoigne par ſes innocentes careſſes. Le temps ne ſert qu'à fortifier un ſentiment que la nature inſpire à tous les Etres pour ceux dont ils attendent du ſecours ou des bienfaits. Le beſoin continuel que les enfants ont de ceux qui les élevent, joint à leur foibleſſe qui ne permet pas qu'ils puiſſent y pourvoir eux-mêmes, rend

leur amitié très-vive. L'inſtinct ſouvent plus éclairé ſur nos véritables intérêts, que la raiſon même, conduit nos premieres démarches, & nous égare rarement. Les qualités eſtimables de l'objet aimé, cimentent avec le temps, un lien que la nature nous a fait contracter; & ſans nos penchants malheureux, ces premiers ſentiments de notre enfance ſeroient d'une force preſque inſurmontable: mais l'âge, en perfectionnant notre raiſon, donne un tel pouvoir à nos paſſions, qu'elles ſubjuguent bientôt cette raiſon même faite pour nous conduire, & nous ſervir de frein. Dès-lors elle n'eſt plus écoutée; nos ſens, excités par une imagination échauffée, allument dans nos cœurs un feu ſéditieux, des deſirs toujours renaiſſants, rendent notre ame inacceſſible à la paix; & la violence de nos paſſions ne connoît plus de bornes que l'impuiſſance

de les ſatisfaire. Dans cet état de frénéſie, qui pourroit reconnoître ces premieres impreſſions d'un ſentiment tendre, mais paiſible, qu'un heureux inſtinct avoit gravé dans nous ? L'amour du plaiſir efface aiſément les traces du bonheur. Quelques inſtants d'une ivreſſe ſéduiſante, quoique orageuſe, mais dont les charmes nous cachent le danger, font abandonner ſans regret à la jeuneſſe bouillante une ſituation heureuſe, mais monotone. Le dégoût & la ſatiété, plutôt peut-être que la réflexion, ramenent quelquefois les hommes à ce premier état d'innocence, que l'oubli d'eux-mêmes leur avoit enlevé. Le bandeau tombe alors ; & ce beſoin d'aimer, inné dans tous les cœurs, nous rappelle à cette amitié pure qu'aucun remords n'accompagne. La ſageſſe reprend ſes droits uſurpés, & nous guide ſur un choix d'où doit dépendre toute

notre félicité. Dans l'enfance, l'inſtinct entraîne notre cœur par le beſoin & les bienfaits : dans un âge plus avancé, le goût décide, la raiſon approuve ; mais la vertu ſeule fait les vrais amis.

CHAPITRE PREMIER.

De l'amitié des enfants pour leurs peres & leurs meres, & de celle des peres & des meres pour leurs enfants.

Si la nature nous inſpire d'aimer ceux de qui nous tenons le jour, & qui s'occupent du ſoin de nous le conſerver, la raiſon n'a pas moins de force pour perpétuer en nous ce ſentiment, & même pour le fortifier, quand l'âge nous a mis en état de profiter de ſes leçons. Cependant rien n'eſt ſi rare que de

trouver des enfants qui aient pour leurs peres un véritable attachement. Les paſſions tumultueuſes dont la jeuneſſe eſt enivrée, feroient-elles la ſeule cauſe du renverſement d'un ordre établi par la nature? Non ſans doute. Les défauts, & quelquefois même les vices de nos parents, y mettent un obſtacle invincible. Il n'eſt excuſable qu'à l'amour d'aimer ce qu'il n'eſtime pas. L'amitié a beſoin d'un fondement plus ſolide que les attraits paſſagers des graces & de la beauté. D'ailleurs la crainte & le reſpect qu'on imprime aux enfants dès le bas âge pour leurs peres, & que ces derniers perpétuent enſuite par une politique mal-entendue, altere avec le temps, peut-être même détruit-elle tout-à-fait cette amitié tendre à laquelle l'inſtinct lui-même nous invite. Le devoir prend bientôt la place du ſentiment, & l'on n'a plus que des principes

au lieu d'attrait. Heureux encore ceux qui les conſervent ; ils ne manquent pas au moins aux bienſéances, & c'eſt preſque (à la honte de l'humanité) la ſeule vertu qui nous reſte. L'amitié dans un âge capable de réflexion, ſuppoſe de l'égalité. Toute diſproportion, dans quelque genre que ce ſoit, l'empêche de naître, ou l'affoiblit, ſi même elle ne l'anéantit pas totalement. L'amour-propre, ſi commun parmi les hommes, s'oppoſe à un lien qui nous met plus ſouvent dans le cas de ſentir notre dépendance. La crainte qu'on inſpire aux enfants dès le berceau pour ceux dont ils ont reçu l'être, eſt donc contraire à la tendreſſe que les peres attendent de leurs enfants. N'eſt-ce pas aſſez déja de l'inégalité d'âge & de pouvoir, ſans y ajouter encore cette terreur perpétuelle qu'inſpirent les châtiments dont on nous menace ? Com-

ment un ſentiment auſſi doux & auſſi paiſible que celui de l'amitié, pourroit-il germer dans un état de trouble & de contrainte habituel? Si les peres entendoient bien leurs véritables intérêts, ils laiſſeroient oublier à leurs enfants qu'ils ſont leurs peres, pour les faire ſouvenir ſans ceſſe, par leur conduite, qu'ils ſont vertueux. Le reſpect eſt un hommage qu'on rend ſans peine à la vertu, & qui n'a pas beſoin d'être dicté; il n'humilie point, parce que tous les hommes peuvent y aſpirer, & s'en rendre dignes. La crainte de déplaire à ce qu'on eſtime, ou de ceſſer d'en être eſtimé, ſont des motifs aſſez puiſſants pour exciter en nous le deſir de faire le bien, ſurtout lorſque l'exemple nous en trace la route. L'amitié ſuit de près l'eſtime; la confiance s'y joint bientôt; & ce premier inſtinct de la nature ainſi fortifié, produit un attachement inviolable dans

les cœurs qu'une heureuſe diſpoſition en a rendu ſuſceptibles. En effet, quand cet attachement eſt réel, il eſt le plus puiſſant de tous, parce que l'habitude & la reconnoiſſance lui donnent chaque jour de nouvelles forces.

Pline le jeune, neveu du célebre Pline *, qui força la nature à lui dévoiler ſes ſecrets, nous a laiſſé un exemple

* On ſait que le deſir ardent qu'avoit ce grand Naturaliſte d'acquérir ſans ceſſe de nouvelles connoiſſances, fut cauſe de ſa mort. Cette terrible irruption du Véſuve, qui enſevelit Héraclée & Pompéia ſous des monceaux de cendres & de pierres calcinées, étoit bien digne d'exciter la curioſité d'un ſavant auſſi avide de s'inſtruire. Il étoit à Miſcène, quand cet affreux événement arriva. La vue du danger ne put l'arrêter; & malgré les efforts qu'on fit pour le retenir, il s'embarqua pour aller vers le lieu d'où il pourroit obſerver de plus près ce prodige. Il arrive à Stabie, & court à ſa perte. Il conſerva cependant tant de préſence d'eſprit au milieu du péril qui le menaçoit, qu'il dictoit à meſure les divers phénomenes qui s'offroient à ſes regards: mais les vapeurs ſulfureuſes & bitumineuſes qui s'élevoient du Véſuve jointes à la fumée l'étoufferent bientôt, & il tomba mort entre les bras de ceux qui l'accompagnoient. Mort bien digne d'un héros de l'humanité, qui avoit conſacré toute ſa vie à l'utilité de ſes ſemblables. *Lettres de Pline.*

bien touchant de cette tendreſſe filiale que la vertu ſeule peut mériter & inſpirer. Le Véſuve ſi fameux par la terreur qu'il répand, & les déſaſtres qu'il produit, n'avoit point encore, du temps de Pline (du moins de mémoire d'homme) exercé ſon pouvoir deſtructif ſur les villes & ſur les campagnes floriſſantes qui l'environnoient, quoique ce mont parût ſouvent embraſé, & qu'il fût même probablement la cauſe des fréquents tremblements de terre, auxquels toute la Campanie étoit déja ſujette. Cette chaleur inteſtine excitée & entretenue ſans ceſſe par les minéraux renfermés dans les entrailles de la terre, n'avoit fait juſqu'alors que des efforts impuiſſants pour rompre les obſtacles qui s'oppoſoient à leur éruption; mais trop foibles enfin pour réſiſter à des ſecouſſes continues & multipliées; la terre paroît s'ébranler juſques dans ſes fondements,

la montagne s'entrouvre de toutes parts, & forme autant de bouches qui vomiſſent avec un bruit affreux des tourbillons de flammes & de matieres embraſées. La lave coule à grands flots comme un torrent de feu, & renverſe avec impétuoſité tout ce qui ſe rencontre ſur ſon paſſage.

Pline le jeune qui étoit pour lors à Miſcène avec ſa famille, redoutant peu pour lui-même le danger qui l'environne, eſt prêt à tout entreprendre pour ſauver les jours d'une mere qui lui eſt plus chere que la vie. Elle le conjure en vain de fuir d'un lieu où ſa perte eſt aſſurée ; elle lui repréſente que ſon grand âge & ſes infirmités ne lui permettent pas de le ſuivre, & que le moindre retardement les expoſe à périr tous deux ; ſes prieres ſont inutiles, & Pline préfere de mourir avec ſa mere plutôt que de l'abandonner dans un pé-

ril auſſi preſſant ; il l'entraîne malgré elle, & la force de ſe prêter à ſon empreſſement : elle cede à regret à la tendreſſe de ſon fils, en ſe reprochant de retarder ſa fuite. Déja la cendre tombe ſur eux, les vapeurs & la fumée dont l'air eſt obſcurci, font du jour la nuit la plus ſombre. Enſevelis dans les ténebres, ils n'ont pour guider leurs pas tremblants que la lueur du feu qui les menace, & des flammes qui les environnent. On n'entend que des gémiſſements & des cris que l'obſcurité rend encore plus effrayants ; mais cet horrible ſpectacle ne ſauroit ébranler la conſtance de Pline, ni l'obliger à pourvoir à ſa ſûreté, tant que ſa mere eſt en danger. Il la conſole, il la ſoutient, il la porte dans ſes bras ; la tendreſſe excite ſon courage, & le rend capable des plus grands efforts. Le ciel récompenſa une action auſſi louable. Il con-

ſervà à Pline une mere plus précieuſe pour lui que la vie qu'il tenoit d'elle, & à ſa mere un fils ſi digne d'être aimé & de ſervir de modele à l'Univers.

Si la tendreſſe des enfants pour leurs peres eſt rare, celle des peres pour leurs enfants ne l'eſt gueres moins, quoiqu'en général on ſoit convaincu du contraire ; mais on a dans le monde ſi peu d'idée du ſentiment, qu'on le confond perpétuellement avec ce qui le repréſente. Rien n'eſt plus équivoque que les prétendus témoignages d'amitié que nous donnons à nos enfants ; ils ſont tellement confondus avec nos devoirs & nos paſſions, qu'il eſt très-difficile de démêler la vérité de l'apparence. Appellerons-nous ſentiment cet attrait que l'amour-propre fait naître en nous pour tout ce qui nous appartient? Donnerons-nous pour une preuve de tendreſſe les ſoins indiſpenſables que l'en-

ſance exige de nous ? Déconera-t-on du nom d'amitié un goût où les qualités de l'objet aimé n'entrent pour rien, & qu'on aimoit même avant qu'il exiſtât ? Cette idée paroît abſurde ; c'eſt cependant ce qu'on ſuppoſe quand on dit qu'on aime un enfant au berceau. Soyons vrais, & nous conviendrons qu'à cet âge ſur-tout, ce n'eſt pas nos enfants que nous aimons, mais nos projets, & par conſéquent nous-mêmes. Peu de peres ſont de bonne foi ſur cet article : peut-être au reſte y ſont-ils les premiers trompés. Il eſt rare de trouver des gens qui s'examinent ſur les véritables motifs de leurs actions, de leurs diſcours & de leurs affections : ils ſe laiſſent aller bonnement ſans réfléchir ; le torrent les entraîne, ils font ce qu'ils ont vu faire, diſent ce qu'ils ont entendu dire, & ſentent auſſi de même ce qu'on leur a dit qu'il falloit

ſentir, ou du moins le croyent; & pour la plupart des hommes, c'eſt à peu-près la même choſe. Quand nos enfants ont atteint un âge plus avancé, l'amitié n'a ſouvent gueres plus de part aux marques extérieures d'attachement que nous leur donnons. Si nous voulions ſcruter notre cœur, & nous juger ſans prévention, nous conviendrions que nous ne deſirons des enfants, que nous ne les aimons, que nous ne les élevons, que nous ne nous privons même d'une partie de notre fortune en leur faveur, que pour nous: enfin, que nous ne les établiſſons que pour ſatisfaire notre amour-propre ou notre ambition. Heureux quand on n'en ſacrifie pas pluſieurs à l'élévation d'un ſeul! Encore n'eſt-ce pas ordinairement par tendreſſe, mais pour être plus en état d'accumuler ſur ſa tête une fortune, ou des honneurs qui puiſſent faire paſſer notre nom à la poſtérité. C'eſt même ſi peu

par amour pour ſon fils qu'un pere en pareil cas ſe prive de ſes autres enfants, qu'il s'embarraſſe ordinairement très-peu s'il fera ſon bonheur, & que loin de le conſulter ſur ſon établiſſement, il le marie ſouvent contre ſon gré, & lui fait prendre un état qui lui déplaît, au riſque de faire le malheur de ſa vie. Ce pere barbare paſſera cependant pour idolâtrer ſon fils; on ne le croira même injuſte que par excès de ſentiment: faux jugement, erreur vulgaire; ſon idole n'eſt que lui-même, & ce n'eſt qu'à lui ſeul qu'il ſacrifie.

L'amitié des peres pour leurs enfants ne ſeroit-elle donc qu'un être de raiſon que le préjugé a accrédité, & ſeroit-elle hors de la nature? Non ſans doute, & je ſuis bien éloigné d'avoir une idée que des exemples fameux pourroient démentir: mais j'oſe avancer ſeulement qu'il eſt rare que le ſentiment qu'on a pour

pour ſes enfants, ſoit déſintéreſſé, & purement relatif à leur bonheur. La diſproportion d'âge qui produit néceſſairement de la différence dans les goûts & dans les occupations, la prudence qui ne permet pas d'ouvrir totalement ſon cœur à ſes enfants, & de leur découvrir ſes foibleſſes, mettent obſtacle à cette amitié tendre qui lie deux amis que tout concourt à rapprocher, & qui peuvent ſe dévoiler leur ame ſans crainte & ſans remords; mais la vertu & le rapport des caracteres rompent aiſément les barrieres qui paroîtroient s'oppoſer à une union ſi pleine de charmes. L'hiſtoire de Séleucus & d'Antiochus en eſt une preuve d'autant plus frappante, que la véritable amitié habite rarement ſur le trône *.

* Amitié que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connoître pas.
La Henriade, Chant huitieme, VOLTAIRE.

Séleucus Nicanor, Roi de Syrie, étant devenu amoureux de Stratonice, fille de Démétrius, Roi de Macédoine, l'épouſa en ſecondes noces. La beauté de cette Princeſſe devint fatale au repos du jeune Antiochus Soter, fils de Séleucus & de ſa premiere femme. Cette paſſion fit d'autant plus aiſément des progrès dans ſon cœur, que l'objet qui la cauſoit, étoit ſouvent expoſé à ſes regards, & que la fuite lui étoit interdite. Les amuſements & les plaiſirs qu'une cour brillante s'empreſſe de procurer à l'héritier d'une couronne ne faiſoient plus aucune impreſſion ſur lui. Uniquement occupé des charmes de Stratonice, il n'exiſtoit que pour elle, & tout autre ſoin lui étoit importun. La violence de ſa paſſion, jointe aux efforts qu'il faiſoit pour la vaincre, le plongerent dans une mélancolie qui altéra bientôt ſa ſanté. Combattu ſans

ceſſe par le deſir de faire connoître ſes ſentiments à celle qui les avoit fait naître, & par la crainte de manquer à ſon devoir, il ne ſavoit que réſoudre. Dans cette cruelle extrémité, il ſe détermina enfin à mourir, plutôt que d'offenſer, par un aveu téméraire, ſon pere & ſon Roi: il fuyoit tous les yeux, il eût voulu pouvoir ſe fuir lui-même; mais le trait mortel dont il étoit bleſſé le pourſuivoit en tous lieux; l'altération de ſon ame ſe peignoit ſur ſon viſage; une fievre lente le conſumoit, & l'on n'attendoit plus que le fatal moment de voir expirer un Prince accompli, l'eſpoir de ſon pere, & l'objet des vœux de toute la Syrie. L'habile Médecin qui le conduiſoit, voyant que tous les ſecours de ſon art étoient inutiles, jugea par la langueur & la triſteſſe d'Antiochus, que ſon mal avoit ſon principe dans le cœur, & qu'une paſſion violente le conduiſoit

au tombeau. Pour s'en assurer, il engagea le Roi à faire paroître successivement devant le Prince toutes les femmes de sa cour. Stratonice, comme la plus belle, ne fut pas oubliée. Dès qu'elle parut, sa vue produisit sur Antiochus une impression si vive, que son Médecin ne douta plus, à son émotion & à l'altération de son visage, qu'elle ne fût l'unique cause de tous ses maux; il fit part au Roi de sa découverte. Ce pere tendre, trop heureux de pouvoir conserver les jours de son fils par le sacrifice d'une femme qu'il adoroit, ne balança pas un instant entre l'amour & l'amitié, & courut, sans hésiter, offrir au Prince un don si précieux: cet événement inattendu retira le malheureux Antiochus des portes du trépas; & la possession de la belle Stratonice lui rendit bientôt la santé. La joie de rendre heureux ce qu'il aimoit, consola aisé-

ment Séleucus ; & les plaiſirs de l'amour furent remplacés par le bonheur de l'amitié *.

CHAPITRE II.

De l'amitié des grands-peres pour leurs petits-enfants, & de celle des petits-enfants pour leurs grands-peres.

LA TENDRESSE des peres pour leurs enfants a toujours été regardée comme un fait conſtant & invariable : celle des grands-peres pour leurs petits-enfants eſt encore plus accréditée. Un pere même refuſe quelquefois au ſien de lui confier l'éducation de ſes enfants, dans la crainte qu'un attachement trop aveugle ne lui permette pas de voir leurs défauts, ou l'empêche de les en corriger.

* JUSTIN, Liv. 14.

On ne donne point à cette indulgence ſi ſouvent pernicieuſe à la jeuneſſe, d'autre principe que celui de l'amitié, & le ſentiment en a tout l'honneur. Examinons cependant ſans prévention un préjugé reçu depuis tant de ſiecles, & contre lequel perſonne ne réclame, & nous verrons que cette amitié prétendue doit preſque toute ſon exiſtence à l'amour-propre, & au deſir inſatiable que nous avons de gouverner. Araſpe a 70 ans; ſon fils qui en a 45, eſt maître depuis long-temps de ſes actions: ſon mérite, ou la faveur l'ont élevé dans une place éminente; il a de grands biens de ſa femme; dignités, fortune, conſidération, tout lui a été accordé ſans meſure; il n'a rien à deſirer. Araſpe n'eſt plus dans le cas d'exercer aucun pouvoir ſur ſon fils: ce dernier n'a pas beſoin de lui; & s'il n'en eſt point aimé, le devoir eſt le ſeul titre ſur lequel il

puiſſe compter pour attendre de ſon fils du reſpect & de la ſoumiſſion. Il ne faut pas même, pour ce dernier article, qu'il ſoit queſtion d'objets importants ; car l'âge mûr obligeant tout homme raiſonnable d'avoir un avis à lui, il ne manque point à ce qu'il doit à ſon pere, en lui réſiſtant avec fermeté, quand ſon honneur ou ſa raiſon l'y obligent. Dure vérité pour Araſpe! Il a gouverné autrefois ſa famille deſpotiquement, ſes ordres n'avoient jamais eſſuyé de refus, & tout obéiſſoit dès qu'il avoit parlé : qui compenſera la perte d'un bien ſi cher à la plupart des hommes ? Ses petits-enfants. C'eſt eux qui remplaceront leur pere, leur foibleſſe va rajeunir leur grand-pere ; il pourra exercer ſur eux cet empire qui lui étoit ſi précieux, & que l'âge de ſon fils lui a enlevé ; ils n'auront de volonté que les ſiennes, ou du moins n'en exécuteront

point d'autres : il pourra avoir de l'humeur, des fantaiſies même plus que ſes petits-fils, ſans craindre d'en être critiqué ; punir & récompenſer ſans être obligé d'en donner des motifs ; en un mot, il ſera l'arbitre ſouverain du petit royaume qu'il ſe ſera érigé. Comment ne pas aimer des êtres qui nous procurent tant de plaiſir, & qui favoriſent une paſſion dont nous donnons encore des preuves au-delà du tombeau. On eſt d'ailleurs plus flatté & plus careſſé ordinairement par ſes petits-enfants, que par ſes enfants. On peut donner ce que le pere a refuſé, obtenir grace, ou du moins mitiger les punitions. Les bienfaits & l'indulgence nous donnent droit d'attendre de la reconnoiſſance ; & c'eſt un nouvel engagement qui flatte d'autant plus notre amour-propre, qu'il ſuppoſe toujours de la ſupériorité. Si tous ces différents motifs n'étoient pas

le principe de cet attachement exceſſif que les grands-peres témoignent pour leurs petits-enfants, quelquefois même au préjudice de leurs propres enfants, tout concourroit à rendre le ſentiment plus vif pour ſon propre ſang que pour celui d'un autre : la connoiſſance de l'objet aimé, les qualités qu'il poſſede, & dont ſon âge nous met en état de jouir, les ſecours en tout genre qu'il peut nous procurer ; l'habitude, la confiance que nous pouvons avoir en lui ; tout, en un mot, devroit nous faire donner la préférence à ce qui a des droits acquis, ſur ce qui n'en a point encore, ou qui n'en a que d'imaginaires ; mais les paſſions l'emportent toujours dans le cœur de la plupart des hommes, & le ſentiment ſage & réfléchi, n'a de pouvoir que lorſqu'il n'eſt point balancé par d'autres.

L'amitié que les petits-enfants ont

pour leurs grands-peres, eſt d'un genre bien différent de celle que leurs grands-peres ont pour eux; elle ne tire pas, comme cette derniere, ſon origine des paſſions; elle a ſon principe dans la nature, elle a donc bien plus de titres pour mériter le nom de ſentiment; mais le ſupérieur a toujours l'avantage; on lui accorde tout, parce qu'il peut tout: l'amitié des inférieurs eſt regardée comme un devoir qu'ils ſont obligés de remplir, s'ils ne veulent pas paſſer pour des ingrats; tandis qu'on ſait gré à celui qui commande d'aimer ce qui lui eſt ſoumis: mais la véritable amitié qui ne connoît d'empire que celui de la vertu, n'habita jamais dans des cœurs qui n'empruntent ſon nom que pour le faire ſervir à leurs paſſions: ſon choix eſt libre, ſes motifs ſont purs; elle eſt elle-même ſon aliment, & dédaigne tout autre ſecours.

CHAPITRE III.

De l'amitié des enfants entre eux.

S'IL Y A un genre d'amitié dont l'habitude & la convenance ſoient le principe, on dira ſans doute que c'eſt particuliérement celle des enfants les uns pour les autres. Je crois en effet que ce ſentiment n'a gueres d'autre fondement à cet âge; il ne s'agit plus que de ſavoir, ſi dans ce cas il en mérite le nom: pour moi j'avoue ingénuement que je ſuis très-décidé ſur la négative. Comme les enfants ſont ſuſceptibles de preſque toutes les paſſions, & qu'elles germent en eux plus ou moins promptement, ſelon que leur eſprit eſt formé de meilleure heure, ou qu'ils annoncent un caractere plus décidé; en les obſervant avec ſoin, on apperçoit aiſément en

eux des antipathies & des affections très-marquées. Il ne ſuffit donc pas, pour que des enfants s'entr'aiment, que les circonſtances les faſſent vivre enſemble, il faut encore qu'ils ſe plaiſent. Mais dans l'enfance, dira-t-on, quel motif peut faire naître du goût à un enfant pour un autre de ſon âge, de préférence à tel autre qu'il voit auſſi ſouvent, & qui paroît à l'extérieur à peu-près le même que celui qui lui eſt préféré ? La reconnoiſſance, le mérite, la vertu, la connoiſſance du caractere n'y ont aucune part ; c'eſt donc une eſpece d'inſtinct qui le porte vers un objet plutôt que vers un autre, c'eſt un attrait victorieux, c'eſt du ſentiment enfin, & peut-être plus pur que tous ceux que nous admirons. L'amitié des enfants peut n'être pas ſolide ; mais à coup ſûr elle eſt vraie ; & la vérité eſt un des principaux caracteres du ſenti-

ment. La naïveté de l'enfance eſt incompatible avec la fauſſeté; & l'on a de la candeur, parce que le commerce des hommes ne nous a point encore appris à être hypocrites. On ne joue ordinairement un ſentiment qu'on n'a pas, que parce qu'on a quelqu'intérêt qui nous y engage; les enfants ne connoiſſent que celui du plaiſir; ils n'ont pas même encore l'idée du bonheur, parce qu'elle ſuppoſe de la réflexion; ils ne penſent qu'au préſent; l'avenir, quelque prochain qu'il ſoit, eſt toujours trop éloigné pour que leurs foibles organes puiſſent permettre à leur ame de l'entrevoir. Quand un objet leur plaît, ils ne prévoient point qu'il pourra leur nuire; ils ne voyent que ce qui eſt, & preſque jamais ce qui peut être; en un mot, ils jouiſſent de tous les avantages de l'amitié, ſans en craindre les revers. Heureux âge où le plai-

ſir d'aimer n'eſt jamais mêlé d'amertume, où nos ſentiments & nos ſenſations ſe confondent pour nous faire éprouver tous les charmes dont l'amitié eſt ſuſceptible ! Si les années nous rendent plus capables de connoître ce que nous aimons, & d'en ſentir la valeur, elles nous font perdre auſſi cette heureuſe ſimplicité qui permet à l'attrait de nous entraîner vers l'objet qui peut faire notre bonheur ; & ſans cet attrait ſi rare, l'amitié n'eſt qu'un nom dont nos paſſions ſe parent pour tromper les autres, ou pour nous tromper nous-mêmes.

CHAPITRE IV.

De l'amitié des enfants pour leurs maîtres, & pour ceux qui les élevent.

LE GOUT de l'indépendance avec lequel nous naiſſons, paroît, au premier coup d'œil, s'oppoſer à l'amitié que les enfants pourroient avoir pour ceux qui les élevent. Nous nous révoltons naturellement contre tout ce qui a droit de nous commander; nous voulons bien être eſclaves de nos paſſions; mais nous n'obéiſſons qu'à regret au devoir & à la puiſſance légitime: en un mot, la raiſon peut ſeule nous ſoumettre à la raiſon; auſſi eſt-il rare que les enfants ſoient dociles, & encore davantage qu'ils aiment ceux de qui ils dépen-

dent. Mais ne ſeroit-il pas poſſible de rendre ce joug aimable ? Oui ſans doute ; & je ſerois fort tenté de croire que ſi les enfants n'aiment pas les maîtres qui prennent ſoin de leur éducation, c'eſt bien plutôt à ces derniers qu'à la nature, qu'il faut l'attribuer. En effet, ſi nous naiſſons avec l'amour de la liberté, & l'éloignement de toute contrainte, nous avons pour préſervatif de cette paſſion un cœur tendre & reconnoiſſant qui nous porte à aimer ceux qui nous font du bien. L'amour-propre d'ailleurs qui commence à germer dès la plus tendre enfance, nous fait chérir ceux à qui nous devons de valoir mieux que les autres. Si ceux à qui le ſoin de notre éducation eſt confié ſavoient employer ces deux puiſſants reſſorts de l'ame, en les mettant tour-à-tour en action, preſque tous les enfants auroient pour les maîtres qui les

les élevent, l'attachement que ces derniers méritent, quand ils s'acquittent dignement de l'emploi le plus reſpectable de tous ; mais l'ame vile & mercenaire de la plupart de ceux qui embraſſent cet état, jointe à leur peu de talent, les rend auſſi peu dignes d'être aimés, qu'incapables de remplir les obligations qu'il impoſe. Ce n'eſt donc pas de l'ingratitude des enfants qu'il faut ſe plaindre ; mais de leur éducation. Dans l'enfance, la molleſſe de nos organes les rend ſuſceptibles des impreſſions les plus vives ; la nouveauté des ſenſations & des ſentiments que nous éprouvons, leur donne une valeur que l'habitude leur fait perdre avec l'âge ; nous ſaiſiſſons avec avidité l'apparence même du plaiſir, dès qu'elle ſe préſente ; & ſi ceux qui ſont chargés du ſoin de nous inſtruire ne ſe montroient à nous que ſous une forme agréable, l'inſtinct qui

nous porte à aimer, nous feroit embraſſer avec ardeur l'occaſion de goûter une félicité à laquelle le vœu général de la nature nous invite. Nous aimerions donc ſans effort ceux qui nous conduiſent; & cette amitié produiroit un double avantage : car en nous rendant plus dociles à leurs leçons, l'habitude d'aimer en eux la vertu qui ſeule peut les rendre aimables, nous accoutumeroit dans la ſuite à la regarder comme la baſe de tout attachement, & à n'aimer jamais que ceux en qui nous trouverions ce caractere empreint. Socrate étoit chéri & reſpecté de ſes diſciples : Socrate étoit vertueux.

CHAPITRE V.

De l'amitié des freres & des ſœurs.

AGLAÉ n'a jamais quitté ſon frere Ariſte ; leur éducation, quoique différente, ne les a ſéparés que pour des inſtants ; leurs parents les ont toujours élevés enſemble ſans aucune diſtinction de ſoin ni de tendreſſe. Ariſte n'a point d'avantage ſur ſa ſœur ; ces deux enfants partageront le bien de leur pere également, & ſi la différence de leurs occupations n'excite point d'émulation entr'eux, elle n'y fait pas non plus naître de jalouſie : les louanges qu'on donne à Ariſte, ne peuvent pas humilier Aglaé ; leur mérite, leurs talents, leurs graces ne ſont pas du même genre, & l'un ne brille point aux dépens de l'autre ; leurs

projets, leur établiſſement, leurs deſirs, leur bonheur ne ſauroient tomber ſur les mêmes objets; en un mot, ils ne peuvent ſe nuire, & peuvent ſe rendre réciproquement de grands ſervices. A tous ces avantages ſe joint encore la différence de ſexe, qui ajoute toujours au ſentiment. Tout concourt donc à lier de cœur Ariſte & Aglaé; & s'il ne ſe trouve point d'oppoſition inſurmontable dans leurs caracteres & dans leurs goûts, leur tendreſſe doit être mutuelle; ils doivent donc avoir l'un pour l'autre, cette amitié naïve & pure, cette fleur de ſentiment que la connoiſſance des hommes & de leur fauſſeté n'a point encore flétrie. Ils ignorent le danger de s'attacher à un objet qui n'en eſt pas digne; ils n'ont encore éprouvé ni ingratitude, ni perfidie: la méfiance leur eſt inconnue; ils s'aiment pour le plaiſir de s'aimer, & nul autre motif ne ternit

une union que la nature leur a inſpirée, que la raiſon approuve, & que le bonheur cimente.

Quelque tendre que ſoit ce lien, la cauſe la plus légere peut l'altérer, & même le rompre. Un vil intérêt va détruire en un inſtant le fruit de trente années de ſoins & de devoirs mutuels. Cette félicité douce qu'aucun nuage n'obſcurciſſoit, va faire place à l'agitation & à la fureur; & la haine ſuccédera bientôt à l'attachement le plus vif. La vanité d'un parent éloigné qui deshérite Aglaé pour faire d'Ariſte la ſouche d'une famille illuſtre par les grandes alliances que ſa fortune lui procurera, produit ce changement ſubit. Huit jours auparavant, Aglaé auroit expoſé ſa vie pour celle d'Ariſte; il faiſoit ſon bonheur. Etoit-elle obligée de s'en ſéparer? elle comptoit les jours de ſon abſence, & le moment de ſon retour étoit marqué par

la joie la plus vive : il lui tenoit lieu de tout ; & la réſolution de ne le revoir de ſa vie ne lui coûte rien ; elle craint même de le rencontrer. Depuis que l'intérêt les a déſunis, cette vue qui lui étoit ſi chere excite ſon courroux ; elle ne dédaigne même pas d'employer des plumes mercenaires pour flétrir la réputation d'un frere qu'elle avoit regardé juſqu'alors comme l'aſſemblage de toutes les vertus. La poſſeſſion d'un bien qu'Aglaé comptoit partager, a enlevé à Ariſte en un moment toutes les qualités que ſa ſœur admiroit en lui : elle prétend qu'il s'eſt emparé de l'eſprit du teſtateur pour envahir ſa ſucceſſion, qu'il l'a noircie pour la priver de ſes droits ; c'eſt un ingrat, un perfide, un homme ſans honneur & ſans foi. Non contente de l'apprendre à ceux qui doivent être les Juges de leurs différends, Aglaé ne craint pas d'en inſtruire le Public par ſes

diſcours, & par les libelles les plus diffamants. On en porte dans toutes les maiſons ; ils deviennent l'objet des converſations & des railleries de tous les cercles. Aglaé aime mieux s'avilir en deshonorant ſon frere par les imputations les plus atroces, que de ne pas ſe venger de l'inſulte qu'il lui fait d'être mieux partagé qu'elle des biens de la fortune, par une ſucceſſion que les loix lui donnent, & qu'il n'a point mendiée.

Si l'attention la plus ſcrupuleuſe de la part des parents pour n'exciter aucune jalouſie entre leurs enfants, ne produit pas toujours les effets qu'on en eſpere, qu'a-t-on lieu d'attendre de la plupart des freres qui, par la préférence ſouvent mal fondée que leurs parents témoignent aux uns à l'excluſion des autres, doivent naturellement ſentir de l'éloignement pour ceux qui leur ſont préférés ? Un pere a-t-il pluſieurs gar-

çons, il les éleve enſemble; l'intérêt de la fortune l'exige. D'ailleurs on croit que l'habitude de ſe voir tous les jours fera naître plus aiſément en eux cette tendreſſe fraternelle ſi vantée, & dont on trouve cependant ſi peu d'exemples. Mais qu'arrive-t-il? Les freres ne ſe quittant point, n'en ſont que plus à portée d'être témoins de la prédilection qu'un pere ou une mere ivres de leur nom, donnent à l'aîné de leurs enfants ſur leurs cadets, quoiqu'il n'en ſoit pas toujours digne. La jalouſie s'empare du cœur de ces derniers, & forme un obſtacle preſque invincible à l'amitié: mais il devient inſurmontable, ſi cet aîné mérite en effet les marques de diſtinction qu'on lui donne ſur ſes freres, par ſes qualités perſonnelles; l'envie alors ſe joint à la jalouſie, & c'eſt la paſſion la plus intraitable de toutes: on pardonne bien plus difficilement une pré-

férence méritée, que celle qui ne l'eſt pas. La connoiſſance de notre ſupériorité peut nous conſoler d'une injuſtice; mais lorſqu'il n'y a point de reſſource pour l'amour-propre, la haine eſt ſûre; & la crainte ſeule eſt capable d'arrêter la vengeance dans le cœur de la plupart des hommes. Nos premiers parents nous en ont donné un exemple bien terrible. Caïn n'eût peut-être jamais été le meurtrier de ſon frere, s'il n'eût pas ſenti qu'Abel valoit mieux que lui, & qu'il méritoit davantage les bienfaits dont Dieu le combloit. On croit donner de l'émulation aux enfants en les donnant réciproquement pour exemple les uns aux autres, & l'on produit preſque toujours l'effet contraire : car, ſans compter la haine qu'on excite quelquefois en eux, on abatardit ſouvent leur eſprit & leurs talents en voulant y donner trop de reſſort. Quoique tous les

hommes naiſſent avec l'envie de dominer, la pareſſe & l'éloignement qu'ils ont naturellement pour le travail & la peine, de quelque genre qu'ils ſoient, portent aiſément le découragement dans leur ame, dès qu'on leur fait appercevoir qu'ils ſont encore loin du but, & qu'un autre les a devancés. Pour mettre nos paſſions à profit, il ne faut pas les choquer de front ; ſans quoi ce ne ſont plus que des foibleſſes, qui deviennent même quelquefois des vices, & dont on ne peut tirer aucun avantage ; il faut que le bien ſe préſente à nous comme par hazard. Si nous pouvons nous ſavoir gré de l'avoir ſaiſi, ſans qu'on nous l'ait fait remarquer, l'émulation s'enſuivra à coup ſûr pour ceux qui en ſont ſuſceptibles ; au lieu que les exemples de comparaiſon qu'on préſente ordinairement aux enfants pour les exciter à mieux faire, décou-

ragent les eſprits lents, & irritent les caracteres actifs & hautains, ſans que ni les uns ni les autres en tirent aucun fruit.

La différence du ſexe (comme je crois l'avoir prouvé) n'ajoute pas à l'amitié d'une ſœur pour ſon frere un degré de ſentiment aſſez vif pour la mettre à l'abri d'une paſſion auſſi baſſe que celle de l'intérêt. L'envie & la jalouſie rompent ſouvent entre les freres des nœuds que la nature avoit à peine formés : ces deux paſſions ayant un empire encore plus abſolu ſur les femmes que ſur les hommes, y doivent produire des effets plus marqués ; ainſi, en ne ſuppoſant entre deux ſœurs aucune analogie dans le caractere, elles n'ont point de raiſon pour s'aimer, ſi ce n'eſt l'habitude de vivre enſemble ; elles en ont mille pour ſe craindre, & par conſéquent pour ſe haïr. Les graces & la beauté ſont preſque les ſeuls avantages

des femmes, ou du moins ceux qui peuvent leur procurer le plus de plaiſirs. C'eſt un genre de mérite dont elles jouiſſent à chaque inſtant, & avec toute ſorte de perſonnes. Il n'exige ni peine ni travail, c'eſt un don que la nature accorde, ſans qu'il en coûte rien pour l'acquérir. Celles qui le poſſedent doivent donc être regardées comme les plus heureuſes. Quel motif de jalouſie pour une jeune perſonne, ſi ſa ſœur eſt plus jolie qu'elle, de la voir continuellement l'objet de l'admiration & de l'empreſſement de la plupart des hommes, tandis qu'à peine ſait-on qu'elle exiſte! Elle a de l'eſprit, des talents, même du ſavoir; mais on ignore ce qu'elle vaut: on n'en eſt pas aſſez occupé pour la mettre à portée de briller; & le peu de cas qu'on fait d'elle la rend timide. Sa ſœur n'a que de la beauté; mais ſa vue ſeule en inſtruit, on la quitte du

reſte; toutes les préférences ſont pour elle, & il n'y en a pas une ſeule qui ne ſoit un ſujet d'humiliation pour ſa ſœur. Les parents même ſont ſouvent aſſez injuſtes pour participer au preſtige: ils contemplent leur ouvrage avec complaiſance, & donnent toute leur tendreſſe & tous leurs ſoins à celle ſur qui le Public a les yeux; ils lui ſavent gré d'être belle; & des attraits paſſagers lui procurent la même conſidération que le mérite & la vertu. Si les faveurs de la fortune viennent mettre le comble à tous ces avantages, & qu'un mariage brillant la place dans un état plus élevé que celle à qui la nature a refuſé ces frivoles agréments, le dépit & la colere ſe joignent bientôt à l'envie & à la jalouſie; la cordialité, loin de croître, diminue de jour en jour; l'indifférence ſe tourne en aigreur; on cherche à s'humilier réciproquement, à s'enlever des conquê-

tes, à relever ſes ridicules; & ſi l'on ne ſe déchire pas ouvertement par reſpect humain, la vengeance n'en eſt que plus ſanglante. La rivalité entre deux femmes que les liens du ſang n'obligent point de vivre enſemble, ou du moins de ſe voir ſouvent, ne produit quelquefois que de l'éloignement & de la froideur; mais entre deux ſœurs, c'eſt de la haine. Il eſt difficile de reſter dans l'indifférence pour ceux qui nous touchent de près, nous avons trop d'intérêt à les bien connoître pour ne pas les étudier; & quand nous n'aimons pas ceux avec qui nous vivons, il faut que les motifs qui nous en éloignent ſoient inſurmontables.

On voit par les différents tableaux que je viens de préſenter, qu'à moins de cette heureuſe ſympathie que le rapport des goûts & des façons de penſer peut faire naître & entretenir, les freres

& le ſœurs non-ſeulement n'ont pas plus de raiſon pour s'aimer, que ceux que la nature n'a point unis ; mais qu'ils ont de plus grands obſtacles à vaincre que ceux qui ne doivent leur connoiſſance qu'au hazard.

Il eſt vrai que lorſque la nature bienfaiſante fait naître entre les freres & les ſœurs, cette conformité d'eſprit & de ſentiment qui ſeule peut former des liaiſons durables, l'attrait eſt beaucoup plus vif qu'entre deux perſonnes qui ne doivent ſouvent leur amitié qu'à des circonſtances heureuſes. Alors tout ce qui peut contribuer à éloigner les freres les uns des autres, ſert à les rapprocher ; la connoiſſance intime de leur caractere, l'habitude de vivre enſemble, la connexité des intérêts, les avantages qu'ils peuvent retirer de leur union, les faveurs de la fortune, & les honneurs qui peuvent rarement tomber

ſur les uns ſans rejaillir ſur les autres ; le crédit & la réputation même, ſont des jouiſſances communes entre deux freres qui s'aiment ; ce ſont des motifs de plus pour s'aimer à chaque inſtant davantage, & toujours avec un agrément nouveau. S'il eſt un bonheur dans ce monde, c'eſt celui-là ſans doute, & le plus deſirable de tous. Quelle félicité, quand un heureux penchant ſait nous rendre nos devoirs aimables, & réunir les charmes paiſibles de la vertu, avec la vivacite du plaiſir !

CHAPITRE VI.

De l'amitié de parenté.

L'AMITIÉ de parenté a toujours joué un grand rôle dans le monde : on plaint particuliérement ceux à qui les loix, par reſpect pour les mœurs, n'ont point accordé

accordé d'état, parce qu'ils n'ont perſonne qui puiſſe s'intéreſſer à eux. Les grandes familles au contraire ſont toujours ſûres de trouver de l'appui, & des reſſources dans leurs malheurs : *On n'a point*, dit-on, *de meilleurs amis que ſes parents ; il en faut toujours revenir-là. Où trouver de la conſolation, ſi ce n'eſt dans ſa famille ? J'aime fort Acaſte*, dit Timagene, *c'eſt mon couſin ; nous nous voyons ſouvent, & je compte beaucoup ſur lui.* Ces propos & pluſieurs autres que je pourrois rapporter, qu'on tient ordinairement ſans trop ſavoir pourquoi, & ſimplement parce qu'on les a entendu tenir, ont inſenſiblement accoutumé le vulgaire à croire que les liaiſons de parenté entraînoient les liaiſons de cœur. Il y a d'ailleurs un grand nombre de gens qui aiment de la meilleure foi du monde, ou qui du moins croyent aimer tout ce qui leur appartient, ſans

aucun autre motif que celui de la poſſeſſion. Leur terre, leurs chevaux, leurs équipages, leurs meubles, tout acquiert une valeur, tout a droit à leur attachement, dès qu'ils en ont fait l'emplette. L'amitié que preſque tous les hommes ont pour leurs parents, ne ſeroit-elle pas du même genre? J'en ai grand peur. En effet, qu'on leur annonce un couſin de Pondichéri qu'ils n'ont jamais vu, & dont même ils n'ont jamais entendu parler, ils le comblent de careſſes, ils le préſentent à toutes leurs connoiſſances, & en très-peu de temps il devient l'ami intime de la maiſon: il eſt vrai qu'on peut dire, à l'égard de ceux de cette claſſe, que s'ils trompent les autres ſur leur amitié prétendue, ils y ſont les premiers trompés; & leurs ſentiments, s'ils en ſont ſuſceptibles, ont toujours, de quelque genre qu'ils ſoient, *la bonhomie* pour principe. Mais que di-

rons-nous de ceux qui ne ſentent cette eſpece d'inſtinct, que la nature leur inſpire pour leurs parents, que lorſque la ſenſibilité de leur cœur ſe trouve d'accord avec leur fortune? Soyons de bonne foi, & nous conviendrons que le ſentiment qui n'eſt fondé que ſur la parenté, eſt une chimere inventée par l'intérêt & la vanité, que le préjugé accrédite, que l'habitude perpétue, & que l'ineptie encenſe. Le beſoin que le plus grand nombre des hommes a d'être *entouré* pour charmer l'ennui qui le dévore, le fait courir après l'ombre de l'amitié, quand la réalité lui manque: il croit la trouver dans les procédés, & les devoirs mutuels qu'exige la parenté; & l'intérêt qu'il a d'accréditer ce preſtige, revêt la bienſéance du nom de ſentiment; mais c'eſt en vain qu'il le profane, leur cœur l'ignore toujours, quoique leur bouche en parle ſans ceſſe.

CHAPITRE VII.

De l'amitié des femmes pour leurs maris, & des maris pour leurs femmes.

S'IL y a un ſentiment dont la nature doive s'honorer, & qui puiſſe exiſter ſans que l'ambition, l'intérêt & l'amour-propre en faſſent la plus grande partie, c'eſt ſans doute l'amitié entre les maris & les femmes. Le lien ſacré qui les unit, eſt reſſerré ſans ceſſe par les divers événements qui rempliſſent leur vie : ils les partagent également. La naiſſance de leurs enfants, leur éducation, leurs progrès, leur établiſſement, tout concourt à rapprocher ce que le ciel & les loix ont déja joint. Le ſouverain Maître du monde, voulant

faire des heureux en nous créant, forma lui-même l'union de deux êtres faits pour s'aimer, & qui trouvent dans la nature même le principe de leur attachement. En effet, ſi les hommes n'avoient point interverti l'ordre établi par le Créateur, il n'y a point de doute que toutes les ames bien nées, ne trouvaſſent dans le mariage la plus grande félicité à laquelle des créatures mortelles puiſſent aſpirer; mais l'empreinte de nos paſſions, dont on trouve des traces malheureuſes par-tout où l'on trouve des hommes, ne ſe remarque dans aucune de leurs actions avec autant d'évidence que dans les projets d'établiſſement. On ne ſe marie preſque jamais que par intérêt, par ambition, ou par un deſir effréné qu'on prend pour du ſentiment, & qui n'eſt, pour l'ordinaire, qu'une ſenſation momentanée que la jouiſſance tourne même en dégoût.

Comment des liens contractés ſous de tels auſpices pourroient-ils être heureux? Comment être sûr d'aimer toujours ce qu'on ne voit qu'à travers le voile des paſſions ? Les nôtres ne ſont pas même les ſeules à redouter ; celles de nos parents, pour n'en pas avoir le délire extérieur, n'en ſont pas moins aveugles ; elles les rendent même ſouvent barbares ; & l'on a vu des peres faire contracter à leurs enfants, ſans frémir, des engagements que leur cœur déſavouoit, & quelquefois dans le moment même que leur bouche en prononçoit le ſerment..... Serment terrible, fait à la face des autels, fait à Dieu même, & qu'on ne ſauroit violer ſans crime ! Cependant, oſerois-je le dire ? Quelles ſont pour l'ordinaire les ſuites funeſtes d'un lien que la vertu, l'eſtime & l'amitié n'ont point tiſſu ?.... Couvrons plutôt d'un voile impénétra-

ble des objets dont la pudeur rougit, que la religion réprouve, & que l'honnêteté condamne. N'altérons point le reſpect dû à la ſainteté de l'union conjugale, par un tableau trop fidele des égarements qu'un nœud mal aſſorti entraîne trop ſouvent. Oublions des malheurs que la perverſité a rendu trop communs : l'habitude d'en être les témoins, a corrompu juſqu'à nos jugements ; & nous ne regardons plus que comme une foibleſſe ce que la vertu nommoit vice, quand on rougiſſoit encore d'être vicieux. Ecartons loin de nous des objets auſſi humiliants pour l'humanité ; & pour relever notre courage, que la dépravation des mœurs a énervé, fixons les yeux ſur cette femme incomparable, le modele de toutes les femmes par ſon attachement pour ſon mari, ſa conſtance dans ſes malheurs, & ſa fermeté dans l'exemple

magnanime qu'elle donna à Pœtus, pour l'exciter à ſe donner la mort *.

Après la défaite de Scribonianus, dont Pœtus avoit embraſſé le parti, ce dernier fut fait priſonnier, & conduit à Rome. Arie ne pouvant ſe réſoudre à abandonner ſon époux, après avoir en vain ſupplié les conducteurs de Cecina Pœtus de la recevoir dans leur vaiſſeau, s'embarqua dans un miſérable bateau de pêcheur; & mépriſant le danger d'un long trajet dans un navire auſſi fragile, elle ſuivit ainſi ſon mari, depuis la Sclavonie juſqu'à Rome. Etant un jour chez l'Empereur, elle y trouva Junie, veuve de Scribonianus, qui voulut s'approcher d'elle comme d'une compagne de ſes malheurs; mais Arie la repouſſa rudement: *Moi, que je te parle*, lui dit-elle, *ni que je t'écoute, toi qui vis expirer Scribonianus*

* Lettres de Pline, Liv. 3. Chap. 16.

dans tes bras, & qui vis encore ! Ces paroles auſſi fieres que tendres, firent craindre à ceux qui s'intéreſſoient à elle, qu'elle n'eût deſſein d'attenter à ſa vie. Elle tenta vainement de ſe donner la mort, en ſe lançant avec force contre les murailles de ſon appartement ; mais voyant que ſes efforts étoient inutiles, elle alla trouver Pœtus ; & après avoir employé, pour l'engager à céder au deſtin, cette éloquence perſuaſive que le cœur ſeul peut inſpirer, voyant qu'il héſitoit encore, elle tira le poignard qu'il portoit à ſon côté, & ſe le plongeant dans le ſein : *Fais ainſi, Pœtus*, lui dit-elle ; l'ayant retiré enſuite tout ſanglant, elle le lui préſenta, en lui diſant ces paroles mémorables : *Tiens, Pœtus, il ne m'a point fait de mal* *. Encouragé par un exemple

* Martial a interprété ces paroles d'Arie, de la

auſſi frappant, ou plutôt pénétré de douleur de la perte qu'il venoit de faire, Pœtus ne voulant pas ſurvivre un inſtant à celle qui venoit de mourir pour lui, ſe perça auſſi-tôt du même fer qui venoit de lui ravir une femme ſi digne d'être aimée, & pour qui ſeule il pouvoit regretter la vie : cette preuve d'un attachement ſans borne, n'eſt pas la ſeule dont la vertu des femmes puiſſe ſe glorifier. L'hiſtoire nous fournit des traits ſans nombre de tendreſſes conjugales : les Arthémiſes, les Cornélies, les Porcies, les Paulines, & pluſieurs autres dont l'antiquité nous a conſervé la mémoire, ſont des témoignages inconteſta-

maniere la plus ingénieuſe dans cette Epigramme ſi connue :

Caſta ſuo gladium cùm traderet Aria Pœto
Quem de viſceribus traxerat ipſa ſuis,
Si qua fides, vulnus quod feci, non dolet, inquit,
Sed quòd tu facies, id mihi, Pœte, dolet.

Martial, Liv. I. Epigr. 14.

bles que cette vertu mâle & ſenſible n'eſt pas étrangere à un ſexe qu'on ne croit fait que pour les graces. Quand les femmes ſont libres des paſſions effrénées qui alterent la pureté de leur cœur, & qui aviliſſent leur ame, elles ſont capables, auſſi bien que les hommes, de ces actes d'héroïſme que dicte le ſentiment quand il eſt joint au devoir.

Comme les hommes ont en général plus de courage que les femmes, & que leur éducation contribue encore à augmenter leur force phyſique & morale, on ne doit point être ſurpris des actes de fermeté que le ſentiment peut leur inſpirer : auſſi l'Hiſtoire a-t-elle pris moins de ſoin pour les tranſmettre à la poſtérité ; il ne nous reſte même ſur cet objet que des fables qui ne méritent pas d'être rapportées Quelques Auteurs cependant ont paru y ajouter foi. Va-

lere Maxime [a] nous a conſervé pluſieurs traits de ce genre [b]; mais ſa crédulité ne diminue rien de l'abſurdité de ces prétendus faits; elle ſert ſeulement à prouver le peu de cas qu'on doit faire du témoignage de cet Auteur, quand il n'eſt appuyé de celui d'aucun autre.

CHAPITRE VIII.

De l'amitié des femmes pour les hommes, & de celle des hommes pour les femmes.

QUOIQUE les femmes paſſent pour avoir le cœur plus tendre que les hommes, je les crois cependant moins ſuſ-

[a] Valere Maxime, citoyen Romain, vivoit ſous le regne de Tibere.

[b] Liv. 4. Chap. 6.

ceptibles d'amitié ; & je penſe que la tendreſſe qu'on leur attribue, eſt plutôt l'effet de la foibleſſe que du ſentiment. Elles ont toutes aſſez généralement le don des larmes ; & cette preuve de ſenſibilité, très-équivoque pour l'ordinaire, les fait jouir d'une réputation que rarement elles méritent. Uniquement occupées de leur beauté, elle eſt leur idole, & ce n'eſt qu'à elle qu'elles ſacrifient ; la coqueterie qui eſt leur vice dominant *, & le réſultat de l'amour exceſſif qu'elles ont pour elles-mêmes, ne permet gueres à l'amitié de trouver place dans leur cœur. Ce ſentiment qui ſuppoſe un dévouement entier pour l'objet aimé, eſt incompatible avec celui qui rapporte tout à lui, comme à ſon principe & à ſa fin. La Bruye-

* *Toute femme eſt coquette ou par rafinement, Ou par ambition ou par tempéramment.*
Le Philoſophe marié, Acte 2, Scene 3, *Deſtouches.*

re que je cite toujours avec vénération, dit que les femmes n'ont gueres de principes [a]; par conſéquent elles ſont rarement capables d'un ſentiment ſuivi & raiſonné. Le célebre Citoyen de Geneve, dont la ſublime éloquence nous fait quelquefois oublier que ſes principes ne ſont pas toujours vrais, prétend que les femmes ſont même incapables de reſſentir l'amour [b]. Pour moi qui penſe qu'il ne faut que des ſens pour cette paſſion, quand on la conſidere ſans enthouſiaſme, je les y crois pour le moins auſſi propres que les hommes; mais l'amitié qui exige de la fermeté dans l'ame, de la juſteſſe dans les idées, de la conſéquence dans les principes, de la vérité dans le caractere, de la conſtance dans la conduite, & du diſcerne-

[a] Les Caracteres & les Mœurs de ce ſiecle. Tom. 1. p. 100, *des femmes.*

[b] Lettres de J. J. Rouſſeau à M. Dalembert, ſur les Spectacles, pag. 193, n.

ment dans le choix, convient très-peu à un ſexe foible par ſa nature, frivole par ſon éducation, étourdi par prétention, coquet par vanité, & inconſtant par déſœuvrement. Les femmes ne ſont donc capables d'amitié qu'autant qu'elles s'éloignent de leur eſſence, & qu'elles ſe rapprochent davantage des vertus mâles qui caractériſent les hommes ſupérieurs. En ſont-elles plus aimables? Je n'oſe décider la queſtion; mais, à coup ſûr, elles en valent mieux.

D'après le portrait que je viens de faire des femmes, on doit juger aiſément que je ne crois pas à l'amitié de la plupart d'entre elles, quoiqu'en général, elles en faſſent plus *de montre* que les hommes. Il paroîtroit cependant qu'elles ſont plus ſuſceptibles de ce ſentiment pour les hommes, que pour les femmes; & ſi je crois jamais à leur amitié, ce ſera à celle de ce genre: mais,

eſt-ce de l'amitié pure ? La Bruyere en a fait, avec raiſon, une claſſe à part entre l'amitié & l'amour * ; & je ſuis bien tenté de croire qu'il penſoit, ainſi que moi, qu'elle participe bien plus du dernier, que de la premiere. Nos ſens nous égarent ſi ſouvent, & nous avons tant d'intérêt à nous méprendre ſur leurs impreſſions, qu'il y a tout lieu de préſumer que nous décorons ſouvent nos ſenſations du nom de ſentiment, pour pouvoir en jouir ſans remords ; l'attrait réciproque que la nature a mis entre les deux ſexes, a trop d'empire ſur nous pour que nous puiſſions démêler aiſément le phyſique du moral. D'après ce principe, ſi l'attachement d'une femme pour un homme n'eſt pas criminel, il eſt au moins dangereux, tant que ſes ſens ſont encore ſuſcep-

* Les Caracteres & les Mœurs de ce ſiecle, Tome 1, pag. 114, *du Cœur.*

tibles

tibles d'émotion ; & je conſeillerai toujours à une femme d'éviter toute liaiſon ſuivie avec un homme capable de lui plaire : l'illuſion eſt trop à craindre ſur cet objet, pour oſer s'en repoſer ſur la pureté de ſes intentions. On croit n'avoir que de l'amitié quand on a déja du goût ; & lorſqu'on s'apperçoit du goût, l'amour a déja fait trop de progrès, pour qu'il ſoit temps de lui réſiſter.

Si le commerce des hommes eſt dangereux pour les femmes, celui des femmes ne l'eſt pas moins pour les hommes. Outre qu'il rétrécit le cercle de leurs idées par l'habitude qu'ils contractent de s'occuper des *petites choſes* qui rempliſſent la vie des femmes, ils ont encore l'amour à redouter. Quoique moins foibles que ces dernieres ; plus occupés qu'elles, & moins expoſés par conſéquent aux beſoins d'une

paſſion pour remplir le vuide de leur ame, comme leur éducation n'eſt pas auſſi ſévere ſur le chapitre de la galanterie, & que leur réputation n'en eſt pas altérée, une liaiſon intime avec une femme aimable eſt encore plus à craindre pour eux. Ce ſexe à qui les graces ſont échues en partage, eſt d'autant plus ſéduiſant, qu'il met preſque toujours de l'art dans ſa conduite, par inſtinct, par projet ou par habitude; en un mot, toutes les circonſtances ſe réuniſſent pour que le péril ſoit encore plus certain pour les hommes vis-à-vis des femmes, que pour ces dernieres vis-à-vis des hommes, parce qu'ils ont moins de préjugés à combattre; (car pour les principes, ils ſont les mêmes pour les deux ſexes). Je ſuis même perſuadé que ſi les hommes étoient de bonne foi, ils avoueroient qu'ils n'ont jamais reſſenti d'amitié tendre pour aucune fem-

me, qu'elle n'ait été accompagnée de cette émotion douce que les ſens ſeuls peuvent exciter. On me trouvera ſans doute trop ſévere, & l'on concluera de mes principes, que je prétends proſcrire le commerce le plus agréable de tous, & en même temps le plus innocent; mais je ſuis bien éloigné de vouloir ôter aux deux ſexes la plus grande douceur de leur vie; je veux ſeulement, en les éclairant ſur les foibleſſes inſéparables de l'humanité, les prémunir contre les dangers où ils ſont expoſés, même avec les intentions les plus pures. Le réſultat de mes réflexions ſur cet objet, eſt qu'un homme & une femme ne peuvent être certains de l'eſpece de ſentiment qu'ils ont l'un pour l'autre, que lorſque l'âge a amorti le feu des paſſions, que leurs ſens ſont muets, & que la différence du ſexe eſt devenue nulle pour eux.

CHAPITRE IX.

De l'amitié qui ſuccede à l'amour.

IL EST ſi rare que l'amitié ſuccede à l'amour, qu'on doit preſque regarder ce paſſage comme un phénomene. Cette paſſion n'ayant d'autre principe pour l'ordinaire que l'impreſſion que font ſur nos ſens les graces & la beauté ; dès que cette impreſſion ceſſe, il ne reſte rien dans le cœur : eh ! comment y reſteroit-il du ſentiment, quand les ſenſations auxquelles il doit ſa naiſſance n'exiſtent plus ? Un homme eſt de bonne foi, ſans doute, quand il fait à ſa maîtreſſe le ſerment de l'aimer toujours ; & une femme n'eſt pas fauſſe non plus, quand elle jure à ſon amant la même choſe. En effet, ſi leurs ſens éprouvoient toujours le même degré d'émo-

tion, ils ne feroient jamais parjures; mais comment compter ſur une fidélité qui n'eſt fondée que ſur le plaiſir: eh! quel plaiſir? Le plus vif de tous, dont les ſens ſont la baſe, & par conſéquent ſujet à la ſatiété: un plaiſir excluſif qui énerve l'âme, & qui lui ravit juſqu'au ſentiment de ſon exiſtence, qui ne ſubſiſte que par le deſir, & qui creuſe lui-même ſon tombeau par la jouiſſance. Le calme inſipide qui ſuccede à cette ardeur brûlante, rend d'autant plus incapable d'amitié, que tout paroît froid, après une effervescence auſſi violente: nos ſens accoutumés à jouir, quoique muets pour l'objet qui les excitoit, deſirent encore, & cherchent en lui vainement les charmes qui les avoient ſéduits. Ils ne les retrouvent plus: comment le goût naîtroit-il dans le ſein de la ſatiété; & qu'eſt-ce que l'amitié ſans le goût? Malgré l'expérience journa-

liere, on paroît encore ſurpris de voir un amant & une maîtreſſe qui ſembloient avoir l'un pour l'autre le ſentiment le plus vif, qui ſe cherchoient ſans ceſſe, & ne ſe voyoient jamais aſſez, perdre au bout de peu d'années, quelquefois même de peu de mois, cet attrait excluſif qui les rendoit inſenſibles à tout autre plaiſir qu'à celui de s'aimer, & de ſe le dire. Je paſſe ſous ſilence ces ruptures d'éclat cauſées par la jalouſie ou le mépris, ſuivies de propos ſcandaleux & indécents dont l'honnêteté rougit, & qui déshonorent également celui qui quitte & celle qui eſt quittée; mais je parle de ces êtres frivoles, qui, ſéduits par les attraits d'un joli viſage, & par les graces extérieures, prennent ſans examen le tumulte excité dans leur ſens, pour du ſentiment; & ſont eux-mêmes ſurpris de leur ivreſſe lorſqu'elle eſt paſſée. Com-

me ils ne connoiſſent en eux réciproquement que ce qui peut toucher leurs ſens; dès que ces derniers ſont émouſſés, leur cœur n'a plus rien à dire; ils ſont embarraſſés lorſqu'ils ſe trouvent ſeuls. Plus leurs expreſſions étoient vives, quand l'amour les dictoit, plus elles deviennent froides & languiſſantes quand il eſt éteint. Cet attrait même que la nature a mis entre les deux ſexes eſt perdu pour eux, parce qu'il eſt toujours fondé ſur un deſir obſcur dont les cœurs les plus vertueux ne ſont pas exempts, quoiqu'ils n'en démêlent pas le principe: mais quand l'amour eſt détruit, ce deſir même eſt épuiſé, & il ne laiſſe après lui qu'un vuide affreux que rien ne ſauroit remplir.

On me citera, ſans doute, des exemples frappants d'amitiés tendres qui ont ſuccédé à l'amour le plus ardent; mais dans le plus grand nombre, ce n'eſt que

l'habitude qu'on prend pour du ſentiment. L'inſipidité qu'éprouvent ceux qui ſont dans ce cas, en eſt une preuve évidente ; celui qui trouble leurs froids entretiens, quelque indifférent qu'il leur ſoit, eſt pour eux un ange tutélaire qui vient charmer, du moins pour quelques moments, l'ennui qui les dévore. Il en eſt, à la vérité, qui font dire en les voyant, que

L'amitié qui naît de l'amour,
Vaut encore mieux que l'amour même *.

mais ils ſont rares : encore ce phénomene ne ſe rencontre-t-il preſque jamais qu'entre deux perſonnes dont l'âge ſeul a amorti le feu de la paſſion, qui n'ont plus de deſirs à ſatisfaire, & qui n'éprouvent plus que le beſoin du ſentiment ; la gradation alors ayant été inſenſible, ils ont eu le temps de ſe

* Le Papillon & les deux Tourterelles.
Fable de l'Abbé de GARCOURT.

connoître, & d'apprendre à s'aimer avant que d'avoir ceſſé de ſe deſirer. A meſure que les ſens perdoient de leur empire, l'amitié en enrichiſſoit le ſien, & les pertes de l'amour étoient remplacées par elle. Heureux échange pour un cœur vertueux qui n'a cédé à ſon penchant que par foibleſſe, dont les remords ont toujours troublé les plaiſirs, & dont le bonheur ne commence que du moment qu'il ceſſe d'être coupable!

A meſure qu'on ſe dégage des liens des ſens, le ſentiment s'épure, le ſouvenir de ſes fautes paſſées, le repentir qui les accompagne, tout contribue à rapprocher deux êtres qui deviennent eſtimables dès que la ſageſſe a deſſillé leurs yeux. Avec qui pleurer ſes égarements avec plus de confiance, qu'avec celui qui les a partagés? Où trouver plus de conſolation que dans le ſein d'un amant que la vertu a rendu notre ami, & qui

n'eſt plus dangereux? La nouveauté de la ſituation qu'on éprouve, la paix & la douceur qui la ſuivent, rendent l'amitié d'autant plus vive & plus agréable, qu'on peut s'y livrer ſans crainte, & que le paſſé ne nous laiſſe que les regrets propres à l'effacer: mais il n'y a que les cœurs vertueux qui puiſſent goûter cette félicité, ceux dont l'ame s'eſt conſervé pure dans le temps même que leur conduite ne l'étoit pas, & pour qui l'eſtime peut ſuccéder aux deſirs.

****

CHAPITRE X.

De l'amitié des femmes entre elles, & des hommes entre eux.

D'APRÉS le tableau que j'ai oſé faire des femmes dans les Chapitres précédents, on ne doit point être ſurpris que je regarde comme le phénomene le plus

rare, une amitié réelle & conſtante entre elles. Outre la rivalité qui, dans ce ſexe volage, s'étend ſur tous les objets; cet attrait d'inſtinct qui rend l'amitié active, & qui lui donne cette chaleur douce qui en fait tout le charme, ne peut gueres ſe rencontrer entre deux perſonnes de même ſexe. D'ailleurs, *leur ſuffiſance ordinaire*, comme dit Montaigne, *n'eſt pas pour répondre à cette conférence & communication, nourrice de cette ſainte coûture, ni leur ame ne ſemble aſſez ferme pour ſoutenir l'étreinte d'un nœud ſi preſſé & ſi durable* *. Joignez à toutes ces cauſes réunies, que l'eſprit de domination eſt le caractere diſtinctif des femmes, & qu'elles le portent juſques dans leurs ſentiments les plus tendres; c'eſt même une des principales raiſons qui les rend plus capables d'amitié pour les hommes, que pour les perſonnes de

* Eſſais, Liv. 1. Chap. 27, *de l'Amitié.*

leur ſexe, parce qu'on éleve les hommes dans une eſpece de ſoumiſſion pour les femmes. Elles en tirent vanité; mais ſi elles en approfondiſſoient le motif, loin d'en être plus vaines, elles en ſeroient humiliées. Les femmes en général veulent des eſclaves, & non pas des amis: l'amour du deſpotiſme eſt incompatible avec le ſentiment; & comme preſque toutes les femmes ont la même paſſion, il eſt preſque impoſſible qu'elles s'aiment. Cependant on ne peut pas révoquer en doute, me dira-t-on, qu'il n'y ait eu, & qu'il n'y ait même encore des femmes qui s'aiment de bonne foi. Mais a-t-on examiné avec ſoin le motif de leur union? Le beſoin, le plaiſir, ou l'eſpérance même du plaiſir ne lui ont-ils pas donné naiſſance, ou ne l'entretiennent-ils pas? Je ne nierai pas cependant qu'il n'y ait des femmes qui ſe mettant au-deſſus des futilités de leur

ſexe, ne s'élevent à cette vertu mâle qui rend digne de l'amitié. J'en connois même de ce genre, mais elles ne ſont femmes que de nom; & ſi elles n'en ont pas toujours les graces & les agréments, les qualités de leur cœur & l'élévation de leur ame, honoreroient les plus grands hommes.

Il s'en faut bien que l'amitié ſoit auſſi rare parmi les hommes que parmi les femmes; outre qu'ils ne ſont pas ordinairement ſuſceptibles des petites jalouſies, & de la vanité puérile que nous avons reprochées à ces dernieres, la force de leur ame les rend plus capables d'un lien qui demande de la fermeté & de la conſtance: l'ambition ſeule peut mettre obſtacle à leur union; mais dès qu'ils ſont exempts de cette paſſion intraitable, pourvu que d'ailleurs ils ſoient vertueux, ils ſont dignes de l'amitié. Les hommes laborieux & retirés

ſur-tout, ſont plus propres à ce ſentiment que les autres : les amuſements frivoles dont le monde eſt occupé, & l'ivreſſe des plaiſirs n'ont point énervé leur eſprit ni abatardi leur cœur. Le commerce trop fréquent des gens déſœuvrés, ne leur en a point fait contracter les miſeres & les foibleſſes ; leurs mœurs ne ſont point altérées par des exemples d'autant plus dangereux qu'ils ſont ſéduiſants ; leur ame a tout ſon reſſort ; leur vertu eſt intacte, ſans avoir de combats à ſoutenir ; la retraite les met à l'abri des dangers, & l'auſtérité Stoïcienne ne trouve en eux aucune paſſion à vaincre : c'eſt dans les hommes de ce caractere que l'amitié trouve un libre accès, & jette de profondes racines, que le temps, les revers & la crainte même de la mort ne ſauroient arracher.

Ce ſentiment héroïque, dont la ver-

tu ſeule eſt capable, me rappelle l'hiſtoire de Pithias & de Damon. Ils étoient tous deux ſujets du fameux tyran de Syracuſe, tous deux amis, & tous deux vertueux. Denys à qui la vertu faiſoit ombrage, parce qu'elle étoit pour lui un reproche continuel de ſes crimes & de ſa tyrannie, trouva dans celle de Pithias l'objet le plus digne de ſon courroux : il forma des ſoupçons ſur ſa fidélité, pour ſervir de prétexte à ſa barbarie, &, ſans aucun examen, condamna Pithias à la mort. Ce courageux Citoyen reçut cette nouvelle ſans effroi, & ſe contenta de demander quelques jours au tyran pour diſpoſer de ſa fortune. Non content d'aſſigner un jour marqué pour ſon retour, il promit que Damon acquitteroit ſa parole, s'il ne revenoit pas au temps précis. L'aſſurance de Pithias étonna Denys, & piqua ſa curioſité. On fit venir Da-

mon qui ratifia la promeſſe de ſon ami; & le tyran permit à Pithias de partir à cette condition. Le jour indiqué, on ne voyoit point paroître Pithias, & Damon marchoit déja au ſupplice, ſans témoigner la moindre émotion, quand on vit tout-à-coup accourir ſon ami qui venoit pour remplir ſes engagements. Cet acte réciproque d'un attachement ſi rare, frappa tellement Denys, qu'il fit grace à Pithias: tant la vertu a de pouvoir ſur les cœurs mêmes qui n'en ſont pas ſuſceptibles * !

* *Cic. offic.* 3.

CHAP.

CHAPITRE XI.

De l'amitié des Supérieurs pour leurs Inférieurs, & de celles des Inférieurs pour leurs Supérieurs.

SI LA VÉRITABLE amitié eſt peu commune parmi ceux qui n'ont aucun obſtacle à vaincre pour s'aimer, dont l'état, les occupations, & le genre de vie ſont à peu-près ſemblables ; combien doit-elle être plus rare, quand il faut que l'attrait ſurmonte tout ce qui pourroit s'oppoſer au ſentiment. C'eſt cependant la poſition malheureuſe où un Souverain ſe trouve réduit vis-à-vis de ſon Sujet : le plus grand nombre de ceux qui l'environnent, ne ſont que des ſimulacres de la vertu. Preſque ſûr d'être trompé par les apparences d'un

attachement ſimulé, il craint avec raiſon, de ne trouver que des flatteurs où il cherche des amis: ce n'eſt qu'en tremblant qu'il donne ſa confiance; & des ſoupçons continuels viennent altérer la douceur qu'il ſe promettoit dans l'amitié: il ne peut preſque jamais être sûr de bien connoître celui dont il a fait choix; le temps même qui dévoile les ſecrets les plus cachés, n'eſt pour lui qu'une longue ſuite de moments qui ſe ſuccedent avec rapidité ſans répandre aucune lumiere ſur ce qu'il lui eſt ſi important de ſavoir. Les intérêts de ceux qui l'approchent ſont toujours les mêmes; lui plaire eſt le ſeul bien auquel ils aſpirent, parce que leur fortune en dépend. Pluſieurs années d'une fidélité conſtante, ne ſont donc pour lui qu'un ſeul inſtant: il voit chaque jour celui qu'il honore de ſes bontés, comme s'il le voyoit pour la premiere fois; & après

l'examen le plus exact & le plus ſuivi, il ne ſauroit être ſûr d'être à l'abri du repentir. Il ne voit jamais ſes favoris que ſous une forme agréable ; leurs défauts ſont environnés d'un nuage impénétrable ; il ne connoît d'eux que leurs bonnes qualités ; la ſeule qu'il ignore, c'eſt la franchiſe : les principaux avantages qu'on retire de l'amitié, ſont perdus pour un Souverain. Ce ſentiment qui pour les autres hommes contribue à les rendre meilleurs, parce qu'ils trouvent dans leurs amis, quand ils ſont vertueux, des Juges integres, & des cenſeurs ſéveres, ſe tourne ſouvent en poiſon pour lui. La flatterie qui ternit tout ce qu'elle touche de ſon ſouffle empeſté, deshonore l'amitié dont elle emprunte le maſque, & le Monarque reſte abandonné au milieu d'une foule d'amis. De qui attendra-t-il donc des conſeils & de la conſolation ?

A qui s'adreſſera-t-il ? Il ne connoît perſonne, il ne ſe connoît pas lui-même : il ignore ſes défauts & ſes foibleſſes ; il ignore même juſqu'à ſes vertus : des amis ſinceres & éclairés ne les ont jamais miſes en action : on ne ſait pas quelle eſt ſa force, quand on n'a jamais fait aucun effort pour en connoître l'étendue ; & l'ame, ainſi que le corps, perd ſon reſſort, quand elle reſte dans l'inaction. La crainte d'être trompé, ou l'habitude de ſe méprendre, obligent donc ſouvent les Souverains à renoncer au plus grand bien de tous, celui d'aimer & d'être aimé.

Malgré tous les périls auxquels un Monarque s'expoſe en livrant ſon cœur ſans pouvoir être ſûr d'un attachement réciproque, l'Hiſtoire ancienne & moderne nous offrent cependant des exemples reſpectables de la confiance la plus entiere, & de l'amitié la plus

tendre de Souverains envers leurs ſujets, ſans que les premiers aient eu lieu de s'en repentir. Auguſte jouiſſoit avec Agrippa de toute la douceur d'un ſentiment qui ſeul peut ſoulager du fardeau d'un Empire : il avoit trouvé dans ce Citoyen fidele, que ſes bontés ſeules avoient élevé au plus haut rang, un homme qui l'eſtimoit aſſez pour ne le pas flatter, & aſſez vertueux pour n'aimer qu'Auguſte dans l'Empereur. Le conſeil qu'il lui donna d'abdiquer l'Empire, en eſt une preuve non ſuſpecte *, & fait autant d'honneur au Souverain qui conſulte ſur un ſujet auſſi important, qu'au Sujet aſſez courageux pour en décider. Heureux le Sujet qui ſert un maître digne d'un conſeil auſſi mâle; mais plus heureux encore le Monarque qui trouve dans ſon Sujet un Sage digne de ſa confiance, & à qui ſon élévation

* Hiſtoire Romaine.

n'a point ravi le plus grand bonheur de l'humanité.

L'égalité étant une des conditions des plus eſſentielles dans l'amitié, elle doit ſe rencontrer pour le moins auſſi rarement dans un Sujet pour ſon Souverain, que dans ce dernier pour ſon Sujet: quand il n'y a point d'égalité, il n'y a point de liberté entiere. La crainte de déplaire à celui qui a tout pouvoir, reſſerre le cœur, & ne permet pas au ſentiment de ſe manifeſter; peut-être l'empêche-t-elle de naître. Les Princes ſont trop accoutumés à la flatterie, pour que la plus légere cenſure ne les choque pas; ils ſont même tellement *blazés* ſur les louanges, qu'à moins qu'elles ne ſoient exceſſives, elles n'effleurent pas leur amour-propre. Il faut beaucoup d'adreſſe pour parvenir à leur faire enviſager le vrai, ſans les offenſer; & peu d'hommes ſont

aſſez courageux pour entreprendre un travail auſſi difficile, & en même temps auſſi dangereux. Il faut aimer beaucoup ſon maître pour s'expoſer à ſa colere par excès de tendreſſe. Ce fut cependant par de tels ſentiments que le vertueux Sully ſe rendit digne de l'amitié de Henri IV, que la France s'honore de compter parmi ſes Rois ; mais il connoiſſoit le Prince auquel il avoit affaire; & malgré ſes foibleſſes, il lui voyoit des vertus dignes de la vénération de ſes ſujets, dignes enfin d'avoir un ami tel que lui. Mais avant que d'arriver à ce point de confiance réciproque combien de traverſes à eſſuyer! Combien l'amitié d'un Sujet pour ſon Souverain doit-elle être difficile à former! & combien ſes progrès doivent-ils être lents! Obligé à chaque inſtant de vaincre de nouveaux obſtacles, n'oſant montrer la vérité toute nue, de peur de bleſſer les

foibles yeux d'un Monarque accoutumé à la voir toujours voilée ; forcé de l'orner de fleurs, elle qui dédaigne tout autre ornement que ceux dont l'auſtere vertu ſait la parer ; contraint même quelquefois de la déguiſer ſous les viles apparences de la flatterie, pour la faire parvenir juſqu'au trône ; quel pénible effort pour un cœur ennemi de l'artifice & du menſonge ! Mais auſſi quand on a paſſé ces ſentiers épineux, & que la force du ſentiment a ſurmonté les périls même où il expoſe ; que la vertu a franchi la barriere qui ſépare un Sujet de ſon Roi, & qu'elle les a rendu dignes l'un de l'autre, plus un Sujet a eu d'obſtacles à ſurmonter, plus ſon attachement eſt tendre pour ſon Souverain, & ſon affection s'eſt accrue en proportion des peines qu'elle lui a cauſées. Le fidele Eros, Affranchi de Marc-Antoine, nous en offre un tableau bien

touchant. Son maître eſt vaincu pour avoir ſuivi lâchement une Reine infidelle, & l'avoir préférée à l'Empire du Monde : ſa foibleſſe n'altere point l'attachement qu'Eros lui avoit voué. Antoine apprend que Cléopatre n'eſt plus; la vie qu'il ne conſervoit que pour elle, lui devient odieuſe dès ce moment. Il veut engager Eros à trancher ſes jours malheureux : mais c'eſt en vain qu'il l'en preſſe ; & ce vertueux Affranchi, dont rien ne peut ébranler la conſtance, ſe frappe aux yeux de ſon Maître, & lui donne, en expirant, ce dernier gage de ſa tendreſſe & de ſa fidélité *.

* Hiſtoire Romaine.

CHAPITRE XII.

De l'amitié des Grands entre eux.

LES ROIS ne ſont pas les ſeuls qui trouvent difficilement des amis. Les Grands en général en ont rarement parmi leurs inférieurs, & encore moins parmi leurs égaux. Le néant de leur grandeur dont ils ſont enivrés, remplit leur ame, & n'y laiſſe plus de place pour l'amitié: l'ambition d'ailleurs, dont ils ſont communément dévorés, leur fait voir dans chacun de leurs égaux, un rival à redouter, & par conſéquent forme une excluſion au ſentiment qui pourroit naître entre eux. Occupés ſans ceſſe des moyens de s'élever, les vertus de ceux que leur naiſſance approche du trône, ne ſont pour eux que des motifs de jalouſie; & pour n'être pas accuſés

d'injuſtice, ils taxent d'hypocriſie tous ceux qui ne ſont pas vicieux. Où la paſſion domine, tout autre ſentiment eſt effacé; & de toutes les paſſions, il n'y en a pas de plus contraire à l'amitié que l'ambition. Elle eſt cependant d'autant plus néceſſaire à la Cour, que ſans elle une léthargie univerſelle ſe répandroit ſur tous ceux qui la compoſent. Quel objet, en effet, pourroit remplir le vuide des journées dans un lieu où l'on eſt ignorant par principes, & oiſif par dignité? On y pardonne cependant de l'eſprit, pourvu qu'il ſe cache ſous l'apparence de la futilité; mais il eſt preſque défendu d'être ſenſé & réfléchi; & grace à l'air contagieux qu'on y reſpire, peu de gens contreviennent à cet ordre. Comme il n'y a gueres de défauts qui touchent de plus près l'orgueil que la baſſeſſe; plus les Grands ſont vains, & plus on les voit s'avilir: la flatterie

leur eſt ſi naturelle, qu'ils ne rougiſſent pas de l'employer pour les plus légers ſujets ; & la fauſſeté n'eſt pour eux qu'un nom à qui le vulgaire a créé une exiſtence. Au milieu de ces vices *nationaux*, comment l'amitié oſeroit-elle paroître ? Elle fuit d'un ſéjour empoiſonné où la vertu n'a point d'aſyle, & où l'on ne rend de culte qu'aux paſſions. L'ame avilie par elles, ne ſauroit s'élever à la ſublimité du ſentiment ; & les jalouſies qu'elles font naître, ne permettent pas de contracter un nœud ſacré, dont la baſe eſt l'entier ſacrifice de nos intérêts les plus chers au bonheur de l'objet aimé. Mais des cœurs nés vertueux, ne pourroient-ils pas ſe conſerver purs au milieu même de la corruption ? Oui, ſans doute. Scipion & Lælius, tous deux élevés aux plus grandes places de la République Romaine, tous deux l'admiration de leur ſiecle,

n'en refterent pas moins amis : l'ambition, l'intérêt, ni l'amour-propre, ne purent jamais déſunir deux Sages, qu'une eſtime réciproque avoit joints avec des liens ſupérieurs à ceux des paſſions. Mais, ſans porter nos regards ſur l'antiquité de ces premiers temps, notre hiſtoire nous donne dans les Sully, les Mornay, les Montauſier & pluſieurs autres, des modeles de la vertu la plus ſévere, & la plus digne de l'amitié.

Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphytrite étonnée,
Un cryſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que ne corrompt jamais l'amertume des mers *.

* VOLTAIRE, *Henriade*, *Chant neuvieme.*

CHAPITRE XIII.

De l'amitié des Gens du monde.

ON NE PARLE dans le monde que de l'amitié ; chacun ſe vante d'en avoir ; & ſi l'on jugeoit des hommes par leurs diſcours, on croiroit que l'Univers n'eſt qu'une ſociété d'amis : on abuſe ainſi des termes, & l'on proſtitue le ſentiment qu'ils expriment, en le confondant avec des liaiſons qui n'ont même quelquefois, pour fondement, que des viçes. Quels ſont en effet les motifs des prétendus attachements dont la plus grande partie des hommes ſe pare ? Dans la jeuneſſe, c'eſt le goût des plaiſirs, & ſouvent même du libertinage ; mais dans ce commerce, l'ami eſt l'objet qui intéreſſe le moins, & il n'a d'autre mérite, pour l'ordinaire, que celui

d'être le confident, l'approbateur & le compagnon des foibleſſes : dans un âge mûr, l'intérêt & l'ambition ſont les principaux liens qui uniſſent les hommes. Timocrate voudroit marier ſa fille au fils de Polidore : ce dernier eſt fort riche, cette alliance ſeroit fort avantageuſe pour Timocrate qui n'a que de la naiſſance, & peu de bien. Pour parvenir à l'exécution de ſes projets, il cultive Polidore, il a pour lui juſqu'aux ſoins les plus recherhés de l'amitié ; mais il eſt ſi loin d'en avoir les ſentiments, que ſi Polidore vient à marier ſon fils à un autre qu'à ſa fille, il perd en un inſtant toutes les qualités eſtimables qui le rendoient ſi cher à Timocrate. Tel autre apprend qu'un homme qu'il connoît à peine de nom eſt en crédit auprès d'un Miniſtre ; il cherche auſſitôt à ſe lier avec lui, & en peu de temps on lui voit, pour cet ami factice,

tous les empreſſements & toutes les marques extérieures de l'amitié, tandis que ſon cœur reſte libre au milieu de toutes les apparences de l'attachement le plus tendre. Tel autre enfin voit dans un homme en place l'objet le plus digne d'être aimé : *Il eſt*, comme a dit un homme d'eſprit, *l'Ami-né de tous les Controlleurs Généraux*, ſans qu'il lui en coûte le plus léger effort de ſentiment. Il y a même des hommes prévoyants, dont l'eſprit pénetre juſques dans l'obſcurité de l'avenir, & s'étend ſur tous les poſſibles. Leur ſagacité dans ce genre, leur fait voir clairement qu'un homme de leur connoiſſance ſera un jour élevé en dignité, & contribuera à leur fortune : dès que cette vérité leur a été démontrée par les calculs de l'ambition & de l'intérêt, ils s'établiſſent leur ami, ils le prônent par-tout; il n'y a perſonne qui leur ſoit auſſi cher ; ils le ſuivent

ſuivent en tous lieux, & parviennent enfin à faire croire à ce protecteur anticipé, qu'ils ont pour lui l'amitié la plus tendre, parce que rien n'eſt ſi aiſé que d'abuſer les hommes, dès qu'on flatte leur amour-propre : peut-être même arrive-t-il quelquefois qu'en voulant perſuader aux autres un ſentiment qu'on n'a pas, on vient juſqu'à ſe le perſuader à ſoi-même. Ce tableau, quoique fidele, ne paroîtra peut-être, à bien des gens, que la critique amere d'un Miſantrope chagrin, qui répand ſur tout ce qu'il touche le fiel dont il eſt abreuvé ; mais j'en appelle à ceux qui fatigués du monde, s'en ſont retirés ou par dégoût, ou parce qu'ils ont été aſſez ſages pour en ſentir le vuide. Ils conviendront avec moi qu'on y trouve très-rarement des amis ; que la frivolité qui y regne, le peu de reſpect pour les mœurs, le torrent des plaiſirs qui entraîne ; tout

concourt à énerver l'ame, & à la rendre incapable d'un ſentiment qui exige toute ſa vigueur. Comment faire un ami au milieu du tourbillon du monde, où l'on n'a le loiſir ni de ſe connoître, ni de s'étudier, ni même de ſe voir; à peine a-t-on le temps d'exiſter:

Toujours l'air affairé, ſans avoir rien à faire*.

On court ſans ceſſe, ſans ſavoir où l'on va, ou du moins pourquoi l'on va: les idées futiles ſe ſuccedent avec encore plus de rapidité que les moments; & il ſemble que la journée eſt trop courte pour faire tous les riens qu'on a commencés la veille. Si l'amitié pouvoit germer au milieu de ce délire, elle ſeroit bientôt étouffée dès ſa naiſſance. Le Sage ſeul peut lui donner un aſyle digne d'elle; & le Sage eſt trop prudent pour ne pas éviter, par la retraite, les dangers où le commerce du monde expoſeroit ſa vertu.

* Le Méchant, Comédie de M. GRESSET.

CHAPITRE XIV.

De l'amitié des Bourgeois.

LES BOURGEOIS, dans le monde, forment un peuple à part, dans quelque nation que ce ſoit : ſes principes, ſes préjugés, ſes mœurs, ſes coutumes, ſa conduite en font une claſſe particuliere, ſur laquelle les autres hommes qui les environnent ont peu d'influence. Cette eſpece de république eſt gouvernée deſpotiquement par les loix qu'elle s'eſt preſcrites. L'adminiſtration differe dans les formes. *Le coſtume* change ; la mode parcourt un cercle immenſe pour revenir au point d'où elle eſt partie : les mœurs, & juſqu'à la Religion même, éprouvent des variations. La Bourgeoiſie reſte inébranlable au milieu de cette inconſtance univerſelle. L'eſprit de chacun de ſes membres, eſt le même aujourd'hui,

qu'il étoit il y a mille ans. Un Bourgeois peut être déplacé, mais on le reconnoît toujours. Il garde par-tout ſon caractere, on le retrouve dans ſes moindres actions ; & qui a vécu avec un d'eux, a vécu avec tous. Cette *bonhomie* qui les attache ſi conſtamment à leurs anciens uſages, ſans aucun autre motif ordinairement que celui de leur ancienneté, leur y fait mettre en même temps beaucoup d'importance. La vanité dont les *bonnes gens* même ne ſont pas exemts, leur perſuade que c'eſt un mérite que de ne pas s'écarter des regles qui leur ont été tranſmiſes de générations en générations ; & on les voit même porter cette obſervation ſcrupuleuſe, juſques dans les bagatelles : c'eſt principalement parmi les Marchands que regne cet eſprit de minutie. Un pere de famille croiroit manquer au devoir qui lui eſt impoſé, de veiller à la conduite

de ſes enfants, s'il permettoit à ſa fille de porter des mules, ou un corps ouvert, avant que d'être mariée, parce que ſon grand-pere ne l'auroit pas ſouffert; & on lui entend dire avec un ton dogmatique, qu'il faut laiſſer au peuple qui n'a point d'éducation, & aux gens du monde, qui n'ont point de mœurs, à ſuivre les modes, quelque folles & quelque indécentes qu'elles ſoient.

D'après le portrait que je viens de faire, on doit aiſément concevoir que les ſentiments des Bourgeois ſont auſſi différents de ceux des Gens du monde & des Grands, que ces derniers ſont différents des Bourgeois: leur amitié, en effet, n'a nulle reſſemblance avec celle des premiers. Ils aiment tout ce qu'ils doivent aimer, & n'aiment jamais que ce qu'ils doivent aimer. L'inſtinct & le devoir guident leur choix; ils n'ont pas beſoin d'autres motifs; leur cœur

& leur eſprit ſont ſans art, & leur ſimplicité fait leur bonheur. C'eſt parmi eux qu'on trouve les familles les plus unies, parce que la vertu y regle tous les ſentiments; où la religion & les mœurs ſont les plus reſpectés; où la ſoumiſſion pour ceux à qui l'on doit le jour eſt la plus entiere; où la probité eſt la plus exacte, & où la véritable amitié devroit être par conſéquent la plus commune & la plus exempte d'alliage. Mais la fineſſe du tact, dont les Bourgeois ſont ordinairement dépourvus, ne leur permet gueres d'autre préférence que celle qu'un degré de parenté plus ou moins proche, ſemble leur impoſer. Le ſentiment n'eſt donc point chez eux une ſuite du goût, mais une affaire de calcul. Comme ils vivent dans un cercle étroit compoſé de leurs parents, & d'un très-petit nombre d'étrangers de même état qu'eux, ils ont

rarement de l'ambition. Le luxe en eſt banni ; & les paſſions manquant d'objets qui puiſſent les exciter, ne troublent point la paix de leur ame : les devoirs rempliſſent la vie de ces heureux habitants du monde, que la contagion ne ſauroit corrompre, parce qu'ils ne lui donnent point d'entrée. Ces regles même minutieuſes, dont ils ne ſe permettent pas de s'écarter, & qu'on leur reproche comme des petiteſſes, contribuent à les retenir dans l'exercice de la vertu, parce qu'elles ont toujours le bien pour objet, & qu'elles en ſont au moins de foibles images qui le repréſentent ſans ceſſe. C'eſt en effet dans cet état moyen entre le faſte & la miſere, qu'on trouve particuliérement ces ames honnêtes qui n'ont point de vices à combattre, parce qu'elles en ignorent même le nom, & qui font le bien ſans effort, par l'habitude d'être vertueux.

S'il y a des cœurs ſur leſquels l'amitié dût avoir des droits, ce ſeroit ſans doute ceux que je viens de dépeindre, où les paſſions n'ont point d'accès : mais, ſans attrait & ſans choix, peut-on dire qu'on connoît l'amitié ? Le devoir & la vertu peuvent produire les mêmes effets à l'extérieur ; mais la douceur du ſentiment, & peut-être le ſentiment même reſtent ignorés.

****

CHAPITRE XV.

De l'amitié du Peuple.

COMME nos ſentiments dépendent beaucoup de nos principes, & que le peuple n'a que des préjugés, on ne doit point attendre de lui cette amitié tendre & réfléchie, que l'attrait fait naître, & que la vertu cimente ; il ne la connoît que de nom. Abandonné à lui-

même, dès qu'il a la force de pourvoir à ſes beſoins, il ſe laiſſe aller à toutes les impreſſions qu'il reçoit par ſes ſens, & n'a point d'autre guide. Il ignore preſque s'il a une ame, ou du moins il paroît n'en faire aucun uſage : il ſemble que ſes organes ne ſauroient ſe développer ; il ne lui reſte ordinairement du peu d'inſtruction qu'il a reçue ſur la religion, que des pratiques ſuperſtitieuſes que l'amour du merveilleux lui rend ſi cheres, que c'eſt preſque dans elles ſeules que conſiſte toute ſa croyance. Il eſt, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, *l'enfance de la nature*. S'il eſt vertueux, ce n'eſt que par inſtinct, ou par la crainte des châtiments ; il n'a des mœurs qu'autant que ſes deſirs le lui permettent ; en un mot, on pourroit, en quelque façon, dire du Peuple qu'il n'a que des ſenſations, & que le ſentiment lui eſt inconnu.

L'ignorance preſque abſolue dans laquelle vit le Peuple ſur tout ce qui n'eſt pas beſoin phyſique, ſeroit-elle l'unique cauſe de ce peu de ſentiment qu'on remarque dans les gens de cette eſpece? & ſeroit-ce à l'éducation ſeule que les hommes devroient toute leur valeur? Cette réflexion ſeroit bien humiliante pour l'humanité. Nous devons beaucoup, ſans doute, aux ſoins qu'on prend de nous inſtruire; mais nous ne leur devons pas tout; & nous avons pluſieurs exemples d'hommes nés dans la plus baſſe extraction qui, ſans aucun ſecours, ſe ſont élevés aux plus grandes places par leur mérite & leurs talents, & qui ont été des modeles de courage & de vertu. Cherchons plutôt dans l'aviliſſement où la pauvreté réduit le bas Peuple, le peu de ſenſibilité dont il eſt ſuſceptible. Le mépris qu'on fait de ſes occupations, quoique les plus utiles de

toutes, la néceſſité où il eſt de s'occuper ſans ceſſe des moyens de pourvoir à ſes beſoins les plus preſſants, abatardiſſent ſon ame, en énervent les fonctions, & ne lui permettent pas de ſe détourner d'un objet auſſi intéreſſant pour lui. Tous ſes deſirs ſe bornent à ſa triſte exiſtence qu'il craint de perdre, quoiqu'elle ne lui procure que des malheurs : le repos lui eſt interdit ; ſes jours ſont le fruit de ſes veilles ; & pour les prolonger, il les abrege ſouvent par des travaux exceſſifs. Heureuſement pour lui, l'avenir l'occupe peu ; il le ſacrifie ſans ceſſe au préſent ; cette préférence le plonge ſouvent dans les plus grands maux ; mais elle contribue auſſi à rendre ſa vie moins agitée : car s'il prévoyoit tous les malheurs auxquels ſa miſere l'expoſe, la crainte d'en être accablé, les lui feroit éprouver ſans ceſſe. Comment ſentir les beſoins

de l'ame, quand ceux du corps ſont auſſi preſſants ? Le bonheur de l'amitié demande un état plus paiſible ; le malheur habituel endurcit le cœur, & le rend inacceſſible à la douceur d'aimer & d'être aimé. Il en eſt de la pauvreté comme de la peur ; elle anéantit tout autre ſentiment : l'amour de notre conſervation exiſte en nous, & nous eſt cher avant tout autre objet. Le malheureux qui manque de ſubſiſtance, ou qui craint d'en manquer le lendemain, n'aime perſonne, & ne peut rien aimer : le tableau de ſa miſere l'occupe uniquement, & l'amitié veut un cœur tout entier.

CHAPITRE XVI.

De l'amitié des Gens de Lettres.

JE CROIS avoir déja dit dans quelque endroit de cet ouvrage que les hommes retirés & ſtudieux étoient plus propres à l'amitié que les autres. D'après ce principe, il n'y a pas de doute que ce ne ſoit chez les Savants qu'on doive trouver les amis les plus parfaits; auſſi eſt-ce parmi eux qu'on en trouve les modeles les plus accomplis *. Les ſiecles paſſés

* On me dira, ſans doute, que parmi les querelles littéraires, celles des Savants ſont les plus vives & les plus opiniâtres; que nos bibliotheques ſont pleines des libelles les plus diffamants, & des injures les plus groſſieres; monuments ſcandaleux de la haine de pluſieurs Savants du premier ordre; mais quelques exceptions ſur une regle preſque générale ne doivent pas détruire les principes que j'ai établis: & l'amitié auſſi célebre que conſtante des Gens les plus illuſtres dans les ſciences, doit nous faire aiſément oublier ces empreintes de l'humanité dans des hommes ſi dignes d'ailleurs de nos éloges, & de notre vénération.

nous en ont fourni plus d'exemples que le nôtre : les vrais Savants étoient moins rares alors ; on ſe contente à préſent de le paroître, & l'on ſe ſoucie fort peu de l'être en effet. Ces hommes illuſtres étoient d'autant plus reſpectés qu'ils ne proſtituoient point la ſcience en voulant la mettre à la portée de tout le monde : la manie du bel eſprit ne s'étoit point encore emparé d'eux ; & ils préféroient l'avantage d'être utiles, au plaiſir de briller au milieu d'un cercle frivole qui ſe croit capable de juger de tout, quoiqu'il ne ſe connoiſſe à rien. Comme les véritables Savants travaillent plutôt pour la ſatisfaction qu'ils trouvent à s'inſtruire, que pour ſe rendre recommandables, ils ſont bien moins ſujets à cette baſſe jalouſie qu'engendre la vanité, & qui prouve qu'on eſt bien plus avide de réputation que de connoiſſances : ce deſir effréné d'occuper

le Public, ne leur fait point trouver un rival dans un homme même plus ſavant qu'eux ; c'eſt une raiſon de plus au contraire pour le rechercher. Ils puiſent dans ſon entretien de nouvelles connoiſſances, ils y éclairciſſent leurs doutes : on ſe fait diſciple ſans peine, quand on eſt digne d'être maître. Il n'y a que les ignorants auxquels on ne peut rien apprendre : ils ſavent tout. Les liaiſons fondées ſur le rapport des goûts & des occupations, ſont les plus agréables de toutes, & les plus durables ; & de tous les goûts, il n'y en a point qui fourniſſe plus de reſſource à l'amitié que l'étude. Comme les paſſions ne s'emparent gueres que des gens oiſifs ; ceux qui ſont fortement occupés, en ſont exempts pour l'ordinaire. Leur ſentiment n'eſt point altéré par elles ; il n'y a point de *lacune* dans leur amitié ; elle eſt toujours la même ; & leur eſtime

réciproque ne ſert qu'à l'accroître. Ils n'ont point de deſirs ; leur ambition n'a pour objet que d'acquérir de nouvelles lumieres, & le vil intérêt leur eſt inconnu. Les richeſſes ſont inutiles au Sage ; il les mépriſe, & ne les regarde que comme l'aliment des paſſions. Les beſoins n'ont point de bornes quand le ſuperflu en fait partie ; & l'ennui des gens déſœuvrés, leur en crée à chaque inſtant ; mais quand le luxe eſt banni, le néceſſaire exige peu. Un homme inſtruit & vertueux trouve ſon bien-être dans lui-même : un ami n'eſt pour lui, ni un protecteur, ni un confident, ni un *rempliſſage ;* c'eſt un émule, mais un émule chéri ; c'eſt un autre lui-même ; & comme il ne connoît que les beſoins d'un cœur honnête, un ami ſuffit pour le remplir. Ce cœur n'eſt point blaſé par l'ivreſſe des paſſions ; ſon ame a toute ſa candeur & ſa fermeté. Sans intrigue

trigue & ſans cabale, le Sage jouit en paix du fruit de ſes veilles ; il ſe croit heureux ; il l'eſt en effet : ſon bonheur ne dépend point des déciſions inconſidérées des gens à prétentions ; il n'écrit pas pour eux, il en fait trop peu de cas pour s'en occuper ; il ſe ſuffit à lui-même ; l'étude & l'amitié partagent ſes jours, & concourent à l'envi à faire ſa félicité.

Il n'en eſt pas de même des beaux Eſprits de profeſſion : c'eſt une nation turbulente & inquiete, qui n'a d'exiſtence que par l'opinion des autres, & d'amis que ceux qui les admirent : mais un ſentiment qui n'eſt fondé que ſur la vanité eſt bien fragile, & ne peut durer qu'autant qu'elle eſt ſatisfaite ; auſſi la plus légere cenſure le détruit-elle aiſément. Le bel Eſprit mépriſe la ſcience & les Savants ; mais il veut cependant qu'on le croye ſur ſa parole, quand il

s'agit d'érudition, quoiqu'il avoue ingénuement qu'il n'en fait pas assez de cas pour s'en être jamais occupé. Ces Etres frivoles sont comme les grands Seigneurs, *ils savent tout sans avoir rien appris*, & croyent que la sagacité de leur esprit doit suffire pour leur faire concevoir en un instant, ce qu'à peine l'étude la plus opiniâtre a pu développer à ceux qui s'y sont consacrés dès leur jeunesse. Ils tournent en ridicule ces hommes respectables par leurs talents & leur vertu, qui passent leur vie dans l'obscurité, pour pouvoir un jour éclairer l'Univers, & se rendre dignes, par des ouvrages immortels, d'une réputation d'autant plus méritée qu'ils s'empressent moins d'en jouir. Ce sont, disent-ils, de *stupides Erudits*, qui, en s'appésantissant sur un calcul, sur un fait ou sur une date, prouvent qu'ils ne sont bons qu'à *rédiger ce qu'on pense;* mais qui

ne penſent point ; que leur eſprit n'eſt propre qu'à obſerver ou à combiner, & jamais à créer : ils ne répondent à un argument fait pour les confondre, que par des épigrammes. Un bon mot ſert de ſolutions aux problêmes les plus difficiles à réſoudre ; & la plaiſanterie dédaigneuſe, & ſouvent plate, eſt la derniere reſſource qu'ils emploient pour pulvériſer un Savant aſſez hardi pour oſer leur diſputer ce qu'ils ont avancé ſans preuves.

Si les beaux Eſprits ſe contentoient d'en impoſer au vulgaire ſur les bagatelles importantes qui les occupent, & que leur orgueil fût ſatisfait d'être les arbitres du goût, ils ne ſeroient, au moins, qu'inutiles ; mais ils prétendent au deſpotiſme ſur les objets les plus graves. Le Gouvernement, les Mœurs, la Religion même, tout eſt de leur reſſort ; il n'eſt permis de croire que ce

qu'ils jugent digne d'être cru. Ils s'annoncent comme tolérants, & ſont les plus grands perſécuteurs de ceux qui oſent penſer autrement qu'eux : ils ſe diſent citoyens du monde, & ne le ſont ſeulement pas de leur patrie qu'ils ne craignent pas de troubler par les ſyſtêmes les plus dangereux; ils ſe décorent enfin du titre impoſant de Philoſophes, & c'eſt tout dire. Ce nom qui, dans ſon origine, ne préſentoit à l'eſprit que l'idée d'un Amateur de la ſageſſe, s'eſt acquis par eux une ſignification bien plus noble. Les Philoſophes de l'antiquité, n'étoient que les diſciples de la ſageſſe : ils ſont eux-mêmes les vrais Sages ; en cette qualité, ils ſe ſont érigés en Légiſlateurs, non-ſeulement de la littérature, mais encore de l'adminiſtration politique & de la Foi : ils ſont fondateurs, inſtituteurs ; ils ſont apôtres ; que ne ſont-ils point ! Mais les

traits lumineux, répandus dans leurs écrits & dans leurs discours, n'ont qu'une clarté éphémere; ou plutôt semblables à ces feux brillants qui s'allument dans l'air, qu'un même instant voit éclore & s'anéantir, il n'en reste aucune trace, & les yeux mêmes qui viennent d'en être éblouis, la cherchent en vain dans le vuide immense qu'elle laisse après elle.

Parmi ces nouveaux Lycurgues, chacun a sa secte particuliere, chacun a ses disciples qu'il protege, auxquels il assigne différents lieux pour promulguer ses loix & ses maximes. Il arrive quelquefois, à la vérité, que ces disciples moins instruits, ou de meilleure foi que leurs maîtres, décréditent la secte, & par les absurdités qu'ils débitent, la font paroître ridicule à ceux dont l'enthousiasme ne s'est point encore emparé; mais lorsque les éleves

ont commis quelque mal-adreſſe dans ce genre, les chefs en ſont quittes pour les abandonner ; & cette eſpece de juſtice diſtributive, devient pour le parti un nouveau ſujet d'éloges.

Un caractere tel que je viens de le dépeindre (s'il eſt digne d'en porter le nom) paroîtra, ſans doute, peu propre à l'amitié, & il ſeroit ſuperflu d'avancer aucune preuve pour en convaincre; auſſi ceux qui ſont poſſédés de cette préſomption effrénée, qui veut tout aſſujétir, en ſont-ils incapables. La vanité eſt leur unique paſſion ; ils ne connoiſſent de ſentiment habituel que celui de la haine. Dévorés ſans ceſſe par la jalouſie, ils ſe déchirent mutuellement ; tous les talents leur font ombrage, ils craignent que les leurs n'en ſoient obſcurcis ; mais leurs guerres continuelles, en les rendant mépriſables aux yeux des gens ſenſés, ſervent au moins de contre-poiſon à leur doctrine.

CHAPITRE XVII.

De l'amitié des Gens médiocres.

ON SERA peut-être ſurpris que j'aye fait un Chapitre particulier de l'amitié des Gens médiocres, parce qu'au premier coup d'œil, elle paroît rentrer dans celle des Bourgeois ; mais comme une grande partie de nos ſentiments & de notre façon d'être, dépend beaucoup de notre éducation, & de ceux avec qui le hazard nous fait vivre, je crois qu'une obſervation exacte & ſuivie peut faire remarquer des différences ſenſibles entre le caractere & l'amitié des Bourgeois & des Gens médiocres d'un état plus élevé. Le Bourgeois eſt ſimple, quelquefois même un peu groſſier : il a rarement des prétentions ; le peu de talents qu'il a reçus de la nature, eſt uni-

quement employé à ſon commerce, ou au ſoin de ſon ménage & de ſes affaires. Sa converſation eſt froide & monotone ; mais pour l'ordinaire, elle eſt ſenſée, parce qu'il ne lui arrive jamais de parler de ce qu'il n'entend pas. Il n'en eſt pas de même des Gens du monde : le genre d'éducation qu'on leur donne, l'habitude de vivre avec des perſonnes auxquelles ils doivent, les accoutume de bonne heure à la politeſſe & à la retenue : leur médiocrité ne leur ôte cependant pas l'amour-propre ; ils veulent jouer une eſpece de rôle dans les ſociétés où ils ſe trouvent ; & pour n'être arrêtés ſur rien, ils ramaſſent indifféremment ce qu'ils ont entendu dire, & l'emploient ſans choix, ſelon l'occaſion. Comme les gens de cette eſpece ſont ordinairement doux & obligeants, ils n'ont point d'ennemis, & on ne cherche point à les humilier en relevant les bé-

vues qu'ils commettent, lorſqu'ils appliquent ſans diſcernement les idées & les réflexions des autres qu'ils ont retenues. On les laiſſe donc jouir en paix de la ſatisfaction intérieure qu'ils reſſentent de ſe croire au-deſſus de leur valeur réelle ; & comme ils ne ſont capables ni d'obſervations, ni de combinaiſons, tout le monde leur convient également. Ils prennent l'humanité qui fait ordinairement la baſe de leur caractere, pour de l'amitié : auſſi les gens médiocres croyent-ils avoir autant d'amis qu'ils ont de connoiſſances. Ils s'intriguent ſans ceſſe pour les obliger : tantôt il s'agit de l'acquiſition d'une terre qu'ils ont trouvé le ſecret de faire avoir pour rien ; une autre fois il eſt queſtion d'un mariage ou d'une charge : en un mot, on peut les regarder comme les gens d'affaires de toute leur ſociété. Ils ne ſe contentent même pas toujours de

vouloir rendre ſervice à leurs prétendus amis ; ils les perſécutent ſouvent pour les forcer à faire ce qu'ils croyent leur être avantageux : mais, avec les meilleures intentions, ils feroient ſouvent faire beaucoup de ſottiſes à ceux qui auroient la foibleſſe de céder à leurs importunités, parce qu'ils ne peuvent pas concevoir qu'il y ait rien au-delà de ce qu'ils voyent. Cette perſécution rend leur amitié incommode ; & la prétention qu'ils ont ordinairement de ſe rendre néceſſaires, & d'occuper le Public de tous les reſſorts qu'ils ont mis en action pour obliger leurs amis, rend leur converſation auſſi plate qu'ennuyeuſe. Ils croyent compenſer leur médiocrité (qu'ils ſentent quelquefois, quoiqu'ils ne l'avouent pas) en ſe rendant ainſi utiles à tout le monde indifféremment. En un mot, l'amitié eſt pour eux un état qu'ils rempliſſent avec autant de dignité que

de zele. Comme ils ſont de bonne foi, & qu'ils ſe trompent eux-mêmes ſans s'en appercevoir ſur l'amitié qu'ils croyent ſentir & inſpirer, ils ſe trouvent heureux. Ils le ſont en effet autant qu'ils ont la faculté de l'être; mais leur bonheur eſt auſſi froid que leur ſentiment.

CHAPITRE XVIII.

De l'amitié des Sots.

COMME il n'y a preſque perſonne qui ne ſe faſſe gloire d'être ſuſceptible d'amitié, les Sots qui ſont pleins de prétentions, n'ont garde de manquer à celle d'avoir des amis. Elle figure bien à la tête des autres, & paroît faite pour les couronner.

Si un Sot ne vouloit pas toujours être *quelque choſe*, il pourroit impunément

n'être *rien*, ſans être l'objet de la riſée du Public. Si quelqu'un même oſoit le tourner en ridicule, il deviendroit auſſi-tôt digne du mépris de tous les gens ſenſés & de tous les amis de l'humanité ; mais le propre des Sots, & ce qui les caractériſe particuliérement, eſt de vouloir toujours jouer un rôle, & ſurtout d'être admirés. La prétention étant leur vice dominant ; à les en croire, ils ont tous les goûts, afin de ſe faire des admirateurs dans tous les genres : *Ils aiment la Muſique à la fureur ; ils rafollent de Vers ; la Peinture les tranſporte* : ils ne s'en tiennent pas même aux Arts ; les Sciences les plus ſublimes ont part auſſi à leur enthouſiaſme ; & non contents d'être amateurs, ils ſont artiſtes, ils ſont ſavants ; pour mettre enfin le comble à leur plate vanité, ils ſont protecteurs. Ce titre même leur eſt d'autant plus utile que leurs protégés

ſont toute leur réputation, en ſouffrant qu'ils s'attribuent quelques-uns de leurs ouvrages. Il arrive à la vérité que les Sots qui ſont mal-adroits pour l'ordinaire, ne ménagent pas aſſez ceux dont ils empruntent les talents pour s'en décorer; qu'ils les traitent avec trop de hauteur, ou qu'ils ſe mêlent de leur donner des avis, & de les critiquer. Le protégé alors ne voit plus dans ſon protecteur qu'un Sot ivre de vanité, qui, pour la ſatisfaire, ne rougit point d'employer les moyens les plus bas. Il ſe croit dégagé de toute reconnoiſſance. De ce moment, il ne garde plus aucune meſure, un ſecret dévoilé ſert à en faire découvrir d'autres:

Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanouit *.

Mais comme un Sot eſt toujours Sot, l'humiliation ne le corrige pas; il paroît

* Ode à la Fortune. ROUSSEAU.

même l'ignorer, & s'avilit de jour en jour par de nouveaux ridicules.

Un Sot, tel que je viens de le dépeindre, porte dans ſes ſentiments la même prétention & la même platitude que dans ſes goûts. Comme tout ſon être n'eſt qu'un preſtige, ſon amitié ſuit le même ſort : il paroît fanatique ſur cet objet, parce que tout ce qui n'eſt pas vrai, eſt toujours outré. Les gens médiocres peuvent y être trompés, & regarder les expreſſions giganteſques & forcées, dont il ſe ſert, comme des preuves de ſon attachement ; mais ceux qui ont le tact plus fin, s'apperçoivent bientôt qu'il n'eſt exceſſif que parce qu'il veut perſuader ce qu'il ne ſent pas, & ce qu'il eſt incapable de ſentir.

En un mot, un Sot n'eſtime, n'admire & n'aime que lui ; mais pour acquérir des *prôneurs*, il joue le ſentiment. Tandis même qu'il vous jure l'amitié la plus

tendre, & qu'il ſemble ne demander que du retour; ſon cœur ne cherche en effet qu'un aliment à ſa vanité : la platitude de ſon caractere (ſi l'on peut appeller ainſi celui qui paroît les renfermer tous, ſans en être un ſeul en effet) eſt ſon unique excuſe, ſans quoi il ſeroit auſſi mépriſable par ſes ſentiments que par ſes prétentions.

CHAPITRE XIX.

De l'amitié de ceux qui vivent en communauté.

PUISQUE l'indiſſolubilité du mariage eſt un des principaux obſtacles à l'amitié entre les maris & les femmes; l'impoſſibilité de ſe ſéparer jamais de ceux avec leſquels on ſe trouve uni par des vœux qui n'ont d'autre terme que la mort, devroit produire le même effet.

Mais le beſoin d'aimer, & la néceſſité de faire un choix parmi ceux que le hazard a raſſemblés, force, pour ainſi dire, un Religieux de ſe faire des amis dans ſa Communauté. Il ſent même d'autant plus ce beſoin, qu'il n'a aucune reſſource pour compenſer le défaut de ſentiment. Oublié de l'Univers; ſacrifié ſouvent à l'ambition ou à l'avarice de ſes parents; obligé de vivre dans une dépendance continuelle, & ſans eſpoir de voir jamais rompre ſes chaînes; gêné ſans ceſſe par une regle auſtere ſur tous ſes goûts & ſur tous ſes deſirs; n'accordant à ſes ſens que ce que la nature ne permet pas de refuſer, ſans anéantir notre être; il n'a, pour ſupporter les rigueurs d'une pénitence habituelle, d'autre ſecours que ſa vocation & l'amitié. Ce ſentiment lui eſt donc plus néceſſaire qu'à tout le reſte du genre humain; c'eſt un aliment pour ſon ame,

ame, un ſoulagement dans ſes maux, un ſoutien dans ſes foibleſſes, un guide enfin dans le chemin de la perfection : auſſi trouve-t-on ordinairement plus d'amis dans les maiſons religieuſes que dans le monde, où la diſſipation & les plaiſirs ne permettent gueres qu'on s'occupe aſſez long-temps d'un même objet, pour que le cœur y ſoit attaché. Cependant comme les paſſions perdent rarement leurs droits ſur les hommes, la plus profonde retraite n'eſt pas toujours un sûr aſyle contre leurs atteintes : les jeûnes, les haires & les diſciplines n'empêchent pas que les couvents, même les plus réguliers, ne ſoient infectés du poiſon de l'envie, de la jalouſie & de l'ambition. Quelque peu d'importance que nous mettions dans le monde aux différentes charges d'un couvent, elles en ont cependant une très-réelle pour ceux qui y aſpirent.

Les deſirs même ſur cet objet ſont d'autant plus vifs, qu'ils ne ſont point partagés, & qu'un Religieux ne ſauroit avoir d'autre exiſtence dans ſon monaſtere, que la place qu'il occupe *. On ne doit donc pas être ſurpris que l'envie de gouverner, dont tous les hommes ſont fort avides, ſoit le germe des jalouſies, & même des ruptures entre les Religieux les plus unis : comme leur amitié n'eſt fondée que ſur le beſoin & l'habitude, dès qu'une paſſion contraire vient traverſer ce ſentiment, il s'anéantit avec autant de facilité qu'il s'étoit formé. Les hommes ſont hommes par-

* Il faut cependant excepter de ce nombre ceux qui travaillent à des ouvrages utiles au Public, non-ſeulement par les vérités qu'ils enſeignent, tant dans la chaire, que dans leurs écrits, mais encore par les recherches précieuſes dont ils nous enrichiſſent. Ceux-là ſans doute n'ont beſoin d'aucun grade dans leur Ordre pour s'attirer de la conſidération dans le monde même & dans leur couvent : mais cette claſſe eſt ſi petite, qu'elle peut être regardée comme nulle en comparaiſon de celle qui renferme les Religieux oiſifs.

tout ; la religion ſeule peut les élever au-deſſus des foibleſſes de l'humanité ; mais malheureuſement il y en a peu qui en ſoient aſſez pénétrés pour vaincre la nature, & briſer les chaînes qui les retiennent dans l'eſclavage des paſſions.

Les Communautés de Filles ne ſont pas exemptes, à beaucoup près, des envies & des jalouſies qui troublent ſouvent la paix des Communautés d'Hommes ; elles y ſont même plus fréquentes & plus obſtinées, parce que les plus légers ſujets y donnent lieu. Les femmes portent leur caractere juſques dans le cloître ; l'empreinte de leur frivolité ſe remarque encore dans leurs goûts & dans leurs occupations : la vanité ſe cache en vain ſous leurs guimpes & leurs voiles ; & l'auſtérité de leur vie n'éteint pas toujours en elles l'amour des préférences ; elles le portent juſqu'aux pieds des Autels, & leur ami-

tié s'en reſſent. Elle eſt inquiete, & ſemble exiger ſans ceſſe, pour ſubſiſter, ces propos flatteurs qui ſont plutôt faits pour ſatisfaire l'amour-propre, que pour remplir le cœur : la plus légere négligence dans ce genre, cauſe les réfroidiſſements les plus marqués; la vertu ſeule peut ſurmonter ces miſeres ou du moins les pallier; mais le ſentiment ne ſouffre point d'effort; il veut être libre comme l'air qui nous environne; & dès qu'il éprouve de la contrainte, il s'évanouit auſſi-tôt, & ne laiſſe après lui que les procédés, plus froids encore que l'indifférence.

CHAPITRE XX.

De l'amitié des différents Ages.

COMME la façon d'enviſager les objets, ſoit matériels, ſoit intellectuels, varie ſelon les différents âges; il en eſt de même de celle de ſentir. Il réſulte de cette obſervation que la maniere d'aimer eſt proportionnée au degré de force & d'élévation plus ou moins grand de notre eſprit. Je crois avoir démontré au commencement de cet Ouvrage que l'amitié étoit, pour ainſi dire, innée en nous, & que c'étoit le premier ſentiment qui s'y développoit; mais comme dans les premieres années de notre vie, les opérations de notre ame ſont fort obſcures, & que l'inſtinct paroît agir ſeul, il ne peut y avoir ni choix ni réflexion dans nos goûts, & le ha-

zard eſt l'unique moteur de nos attachements : on ne ſauroit donc appeller proprement amitié ces premieres lueurs de ſentiment ; & on ne doit les conſidérer que comme un germe que le Créateur a mis en nous pour notre bonheur, & que l'âge ſeul peut faire éclore. J'ai fait obſerver, en effet, que dès la plus tendre jeuneſſe notre cœur étoit capable de ce choix, dont l'attrait ſeul eſt le principe, & que la raiſon ne fait qu'approuver ; dans l'âge mûr nos organes ayant acquis le degré de perfection où ils peuvent atteindre, les facultés de notre ame ſont entiérement développées : nous ſommes en état de ſentir & de connoître qu'un véritable ami eſt pour nous un bien précieux, & nous en jouiſſons avec un ſentiment d'autant plus flatteur pour lui, & plus agréable pour nous, que nous ſommes capables de juger de ſa valeur.

Le bonheur en tout genre eſt fait pour cet âge heureux ; le feu des paſſions commence à s'amortir ; nos deſirs ſont plus réfléchis & plus modérés ; nos jugements en ſont plus sûrs, parce qu'ils ſont plus exempts de prévention. L'expérience que nos propres fautes & celles des autres nous ont acquiſe, met ordinairement une tête bien faite à l'abri d'en commettre à l'avenir ; la réputation que notre mérite perſonnel ou nos talents ont pu mériter, eſt dans tout ſon éclat : en un mot, c'eſt l'âge de la jouiſſance, non pas de cette jouiſſance tumultueuſe, qui pour vouloir jouir de tous les biens à la fois, ne jouit d'aucun en particulier ; mais de cette jouiſſance douce & paiſible, dont l'ame peut ſe rendre compte, & dont la réflexion ne fait qu'augmenter la félicité. Cet heureux temps paſſé, nous ne faiſons plus que décroître. La faculté de penſer, de

ſentir, de juger, tout s'anéantit par degrés; & nous retournons inſenſiblement preſque au même point d'où nous étions partis en commençant à naître, avec cette différence cependant, que dans l'enfance, l'activité de notre ame & de nos organes nous préſente au moins *l'eſquiſſe* du ſentiment & du raiſonnement; les progrès journaliers, quoiqu'inſenſibles, annoncent au moins ce qu'on a droit d'attendre; & un eſpoir certain eſt une jouiſſance anticipée: au lieu que dans la vieilleſſe, le tableau eſt preſque effacé, l'enſemble n'y eſt plus, & l'on y remarque à peine quelques traits échappés aux outrages du temps. L'imagination eſt ſtérile; les traces même empreintes par la mémoire, ſont détruites par les années: mais la perte la plus cruelle, ſans doute, & la plus digne d'être regrettée, eſt cette ſenſibilité qui fait le bonheur des ames bien

nées, qui remplit le cœur, qui l'anime; qui lui communique cette chaleur vivifiante, qui le distingue particuliérement des brutes, & qui le rend digne enfin *de multiplier son être* * par le saint nœud de l'amitié. Les Vieillards, en effet, ne connoissent presque plus que l'amour d'eux-mêmes, encore ne s'étend-il gueres plus loin qu'au desir de leur conservation. Prêts à perdre une vie qu'ils sentent à peine, ils ne sont cependant occupés que des moyens de la prolonger. Les besoins physiques sont les seuls qui leur restent; leurs organes sont trop émoussés, & leur ame trop engourdie pour éprouver ce doux frémissement, & cette agitation agréable que le sentiment fait naître. Ils n'ont plus que l'amitié d'habitude, que le besoin de secours entretient encore en eux. L'affliction qu'ils témoignent lorsqu'ils sont

* *Discours sur la Modération.* VOLTAIRE.

ſéparés de ceux qu'ils ont accoutumé de voir, ou qui prennent ſoin d'eux, peut paſſer pour de l'amitié vis-à-vis de ceux que les marques extérieures perſuadent; mais un Obſervateur éclairé s'apperçoit bientôt que les larmes des gens fort avancés en âge, ne ſont que des pleurs de foibleſſe, & que la crainte d'être abandonnés, & de manquer de ſecours, a beaucoup plus de part à leurs regrets, que le ſentiment.

CHAPITRE XXI.

De l'amitié de reconnoiſſance.

ON A regardé de tout temps l'amitié fondée ſur la reconnoiſſance, comme la moins équivoque & la plus inviolable: on me trouvera ſans doute téméraire d'oſer combattre un ſentiment reçu depuis tant de ſiecles, & que toute ame

bien née rougiroit de ne pas avoir; mais la force de la vérité m'entraîne; & j'aime mieux courir le risque d'être accusé injustement d'ingratitude par ceux qui penseront que je les juge d'après moi, que de trahir ma façon de penser.

En examinant les hommes & la marche de leurs passions avec soin, je crois qu'il n'y a personne qui n'ait observé que la premiere de toutes est l'amour-propre, & qu'elle sert même de base à toutes les autres. Ce principe une fois établi, on ne me niera pas sans doute que les bienfaits ne fassent contracter une dette à celui qui les a reçus, envers son bienfaicteur; & que sur cet article au moins, celui qui oblige, n'ait un petit degré de supériorité sur l'obligé. Toute supériorité nous humilie, dans quelque genre que ce soit; & il est rare de trouver un homme assez parfait pour jetter les yeux sur un autre plus élevé

que lui, ou à qui il doit, ſans éprouver un léger mouvement d'envie ; & ce mouvement eſt bien oppoſé à l'amitié. Comment ſentir de l'attrait pour l'objet qui contrarie la plus chere de nos paſſions ? Il n'eſt donc pas dans la nature d'aimer ceux dont nous avons reçu des ſervices importants* : bien loin de nous plaindre du peu de ſentiment que nous remarquons quelquefois dans ceux que nous avons obligés, nous devrions être ſurpris d'en recevoir de veritables témoignages d'amitié, & dire avec étonnement : *Je les ai comblés de biens, & cependant ils m'aiment encore.*

Les enfants, me dira-t-on, ne s'attachent que par les bienfaits, & nous ſommes portés naturellement à aimer ceux qui penſent & qui diſent du bien de nous. Cette objection, je l'avoue,

* Te le dirai-je, Araſpe ? Il m'a trop bien ſervi :
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi.
Nicomede, Acte II, Scene I. P. C.

paroît au premier coup d'œil, contredire ma propoſition ; mais je crois cependant qu'il eſt facile d'y répondre.

Les enfants par leur foibleſſe & leur incapacité ont beſoin de tous ceux qui les environnent. Ils ne poſſedent rien, & ne ſont pas encore en état de pourvoir à leur ſubſiſtance, ni aux autres néceſſités de la vie. Cette vérité leur eſt démontée à chaque inſtant : ils ne peuvent donc pas être humiliés d'une ſupériorité indiſpenſable, qui leur eſt néceſſaire, & qu'ils ſe flattent d'ailleurs d'exercer à leur tour, quand l'âge le leur permettra : ils ſont même tellement occupés de cet eſpoir, & il a tant d'attraits pour eux, que leurs amuſements en ſont une image continuelle. A l'égard de l'eſpece de goût que nous ſentons pour ceux qui ont bonne opinion de nous, & qui nous en donnent des preuves, la reconnoiſſance qui l'a fait naî-

tre, loin d'humilier l'amour-propre, eſt payée par cet amour-propre même avec d'autant plus de plaiſir, qu'il eſt rare qu'il regarde comme une grace, ce que la préſomption naturelle à tous les hommes, lui fait voir comme une juſtice. Les deux genres d'amitié fondés uniquement ſur la reconnoiſſance que je viens de citer, ne prouvent donc rien contre ce que j'ai oſé avancer.

D'après mes principes ſur la reconnoiſſance, on n'eſt en droit d'exiger de celui qu'on a obligé, que des ſoins, des ſecours, & les mêmes ſervices que nous lui avons rendus; mais jamais d'amitié. Le ſentiment ne ſe vend, ni ne s'achete, & l'on ne peut rien lui donner en échange que le ſentiment même; il ſe mérite, & la vertu ſeule peut le mériter. Celui qui eſpere ſe faire des amis pas ſes largeſſes, ſon crédit ou ſon pouvoir, ſe flatte en vain: il peut ac-

quérir des complaiſants, des *prôneurs*, des eſclaves ; mais le cœur de ces eſclaves mêmes n'en ſera pas plus touché, s'il n'a point d'attrait pour ſon bienfaiteur, & que les vertus de ce dernier ne l'en rendent pas digne.

Les ames bien nées, & les têtes bien faites, évitent avec raiſon de contracter des engagements, & c'en eſt un très-grand, ſans doute, que celui de la reconnoiſſance. La Bruyere a très-bien dit : *Qu'il y avoit ſouvent de la généroſité à recevoir* *. En effet, c'eſt faire le ſacrifice de ſon amour-propre : je ne connois même qu'une amitié tendre, antérieure à la reconnoiſſance, qui puiſſe en diminuer le poids, ou le faire oublier ; pour lors cette reconnoiſſance même, loin d'être un fardeau, devient un lien de plus .... Mais, que dis-je ?

* Les Caracteres ou les Mœurs de ce ſiecle. Chap. 4. *Du Cœur.*

Il ne peut y avoir entre deux vrais amis, ni bienfaits, ni obligation; & c'eſt avec raiſon qu'Ariſtote a dit : *Qu'ils ne peuvent ni ſe rien donner, ni même ſe rien prêter* [a], parce qu'ils ne ſont qu'un en deux corps. C'eſt ſans doute d'après ce principe que lorſque Diogene le Philoſophe avoit beſoin d'argent, il diſoit : *Qu'il le redemandoit à ſes amis; non qu'il le demandoit* [b]. Quelle différence du ſentiment qui inſpire un pareil diſcours, d'avec celui que fait naître la reconnoiſſance que l'amitié n'a point précédée ! On reconnoît aiſément ſon origine à ſa froideur; on n'y remarque point cette chaleur & cet intérêt dont l'attrait ſeul eſt le principe, & que rien ne peut remplacer. La reconnoiſſance eſt un devoir dont les cœurs vertueux ne s'écartent jamais; ce n'eſt point un ſen-

[a] Eſſais de Montaigne, Liv. 1, Chap. 27, *de l'Amitié.*

[b] *Ibid.*

timent,

timent, & elle ne le produit même pas toujours : mais quand l'amitié exiſte déja, elle en reſſerre le nœud ; & le comble du bonheur, ſans doute, eſt de devoir tout à ce qu'on aime.

CHAPITRE XXII.

De l'amitié de convenance.

COMME preſque tous les hommes réfléchiſſent peu, ils ſont rarement difficiles ſur le choix de leurs amis, à moins que ce ne ſoit par miſanthropie, ou par humeur : le hazard ſeul en décide ordinairement. La même profeſſion, les mêmes ſociétés, les mêmes genres de plaiſirs ou d'amuſements forment des liaiſons qui ont toutes les apparences de l'amitié : on croit qu'on ſe convient, parce qu'on mene à peu-près la même vie ; & cela ſuffit pour déterminer nos

affections. En effet, il y a ſi peu de gens qui aient un caractere décidé, que tout doit leur paroître également bon, pourvu qu'on ne choque pas leurs préjugés, & qu'on ne cenſure pas leur conduite. Preſque tous les attachements en amitié (& même en amour) ne ſont donc fondés que ſur ces rapports vagues d'une prétendue convenance : tout le monde eſt aſſez généralement d'accord ſur cet objet. Mais je n'ai vu aucun homme en particulier d'aſſez bonne foi pour avouer *qu'il n'avoit pas choiſi ſes amis ; que les circonſtances ſeules l'avoient lié ; que du reſte il ne ſavoit pas pourquoi il les aimoit ; parce qu'en effet ils ne lui plaiſoient gueres plus que d'autres.* Peut-être cette diſſimulation apparente ne vient-elle que de ce qu'on ne s'examine pas aſſez pour pouvoir ſe rendre compte des motifs de ſes goûts. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'en obſervant

les hommes avec attention, on s'appercevra aiſément que la plupart de leurs amitiés n'ont de principes que la convenance, & qu'elles ne ſubſiſtent que par elle; que s'ils changeoient d'état ou de ſociété, ils changeroient d'amis. On peut même le remarquer dans le cours de leur vie; & la preuve de ce que j'avance, eſt qu'il y a fort peu d'hommes qui aient à ſoixante ans, les mêmes amis qu'ils avoient à vingt-cinq, ſans que la mort les leur ait enlevés, ni même qu'ils aient eu des ſujets de ruptures, ou qu'ils aient été contraints de ſe ſéparer par des cauſes étrangeres à leurs ſentiments. *On ſe perd*, dit-on, *ſans ſavoir pourquoi*. Pour moi je le ſai bien : c'eſt qu'on s'étoit lié *ſans ſavoir pourquoi*. Si l'on vient par hazard à ſe rencontrer, on en eſt bien aiſe; mais on ne ſe cherche point, parce qu'on ne ſe manque pas réciproquement. Il arri-

ve même quelquefois qu'on croit de la meilleure foi du monde, pendant pluſieurs années, que des gens nous plaiſent, parce qu'on a occaſion de les voir preſque tous les jours; mais arrive-t-il que par quelques circonſtances on ne ſoit plus à portée de les voir auſſi ſouvent, ces mêmes gens nous deviennent inſupportables. Ceux qui vivent un peu moins au hazard que les autres, ſe demandent quelquefois, pourquoi ils ne retrouvent plus dans le même objet cet attrait qu'ils y trouvoient autrefois: c'eſt qu'en effet ils n'en avoient point, & que la convenance ſeule faiſoit tout le mérite de cet ami prétendu: on ne s'avoue gueres cette vérité, parce qu'elle eſt humiliante pour l'amour-propre. Mais nous avons tant de ſujet de rougir, ſi nous jettons la vue ſur nos foibleſſes, que je ſuis ſurpris qu'on ſe refuſe à l'évidence de celle qui frappe

tout le monde. Il y a peu d'ames aſſez fermes, & d'eſprits aſſez mâles, pour ne pas ſe laiſſer entraîner par le torrent de l'uſage. On appelle *amis* dans le monde ceux avec leſquels on vit; & à force de l'avoir dit aux autres, & peut-être à ſoi-même, on ſe perſuade à la fin qu'ils le ſont réellement. Au reſte, preſque tous les hommes n'ont beſoin que d'amis ſuperficiels, tels que je viens de les dépeindre, parce qu'ils ſont trop frivoles pour connoître, & pour ſentir les avantages de la véritable amitié.

CHAPITRE XXIII.

De l'amitié d'habitude.

QUOIQUE l'amitié d'habitude ait beaucoup de rapport avec celle de convenance, elle en differe cependant à quelques égards, mais particuliérement par ſon intenſité & par ſa durée. Il y a peu de ſentiments où nous tenions davantage qu'à ceux que l'habitude nous a fait contracter : ils ont preſque autant de pouvoir ſur nous que les paſſions ; & les *paſſions* elles-mêmes *tiennent ſouvent plus à l'habitude qu'au goût* *. Preſque tout eſt foibleſſe en nous, juſqu'aux apparences de la vertu ; & l'amitié qui naît de l'habitude en eſt une des preu-

* *Penſées & Réflexions Morales ſur les Paſſions*, pag. 63.

ves des plus évidentes; cependant comme l'amour-propre nous porte toujours à nous voir du côté le plus eſtimable, nous décorons ordinairement du nom de conſtance un attachement dont l'indolence & la foibleſſe font quelquefois tout le mérite. Qu'eſt-ce en effet, pour l'ordinaire, que les amitiés de ce genre? L'eſtime, & par conſéquent le choix n'y entrent pour rien; & l'attrait qui devroit être le principal mobile de tous nos goûts, n'y a pas ſouvent la moindre part. Les ames timides & les eſprits médiocres ſont plus ſujets que les autres à ces ſortes d'attachements: *Ils aiment un objet aujourd'hui, ſans aucune autre raiſon que celle de l'avoir aimé la veille* *, & il en ſera de même le lendemain; bien différents de ceux qui trouvent chaque jour de nouveaux ſujets d'ai-

* *Penſées & Réflexions Morales ſur les Paſſions*, pag. 64.

mer leurs amis, & dont on peut dire comme des deux moineaux de la fable :

> Entre tous les *objets* du monde,
> Ils ſe *choiſiſſent* tous les jours*.

Quoique l'amitié d'habitude ſoit froide, elle eſt cependant opiniâtre ; elle ne produit jamais dans l'ame, ce bien-être & cette douceur qu'il faut avoir ſenti pour en avoir l'idée : elle n'a ni l'activité ni le charme que l'attrait ſeul fait naître & entretient ; mais elle eſt pour l'ordinaire inaltérable, & l'on peut compter ſur elle, comme ſi elle étoit fondée ſur les motifs les plus puiſſants ; elle a même acquis le droit d'être reſpectée ; & l'on ſait gré à Philinte de paſſer ſa vie avec Liſimaque ; de l'ennuyer peut-être, & de s'ennuyer de même, parce que cette liaiſon habituelle reſ-

* Les Moineaux, *Fable de* M. DE LA MOTTE.

ſemble à l'amitié. Ce ſentiment ſi peu connu & ſi peu ſenti, a cependant tant d'empire ſur les hommes, qu'ils révérent juſqu'à ſon ombre, & que ſon nom ſeul excite leur vénération; mais comme ils ne le connoiſſent que de nom, l'apparence leur ſuffit, & ils cherchent rarement à examiner ſi ceux qu'on voit toujours enſemble, ſe plaiſent en effet autant que leur aſſiduité réciproque pourroit le faire croire. Il eſt vrai que ſouvent ils ne le ſavent pas eux-mêmes: l'habitude leur tient lieu de goût; le hazard les a liés, il pouvoit les lier de même avec d'autres, & ils auroient eu pour eux le même degré d'attachement. Ce n'eſt donc pas préciſément parce qu'Ariſte aime Liſimond, qu'il le voit tous les jours, mais parce qu'il en a contracté l'habitude, & que cette habitude eſt devenue un beſoin que rien ne ſauroit remplacer: elle fait même avec

le temps partie du caractere ; & quoique ce genre d'amitié ne faſſe pas notre félicité, ceux qui en ſont ſuſceptibles y ſont attachés par des liens que rien ne peut rompre ; & la privation de ce bien imaginaire les rendroit en effet les plus malheureux de tous les hommes.

CHAPITRE XXIV.

De l'amitié d'eſtime.

De tous les ſentiments qu'on peut inſpirer, celui de l'eſtime eſt ſans contredit le plus flatteur. Il n'eſt l'effet ni de l'enthouſiaſme, ni de l'aveuglement ; il n'oblige celui qui en eſt l'objet, à aucun retour, ni même à la reconnoiſſance : c'eſt une dette qu'on contracte même malgré ſoi, & qu'on n'eſt pas libre de ne point acquitter envers celui qui le mérite ; en un mot, c'eſt un hom-

mage que la vertu arrache même aux plus vicieux, & que celui qui s'en rend digne ne doit qu'à lui-même. Ce ſentiment que le reſpect accompagne toujours, ſert quelquefois de baſe à un autre beaucoup plus tendre & plus agréable; mais il s'en faut bien qu'on aime tous ceux qu'on eſtime : en général même, le ſentiment trop raiſonné eſt ordinairement peu ſenti; & quand on n'aime que par principe, on aime foiblement. Ce n'eſt pourtant pas que je prétende exclure de l'amitié toute eſpece de raiſonnement; il eſt même indiſpenſable; & c'eſt un des principaux caracteres qui la diſtingue des paſſions; mais il ne doit ſervir qu'à mettre ce ſentiment à l'abri des variations trop ordinaires à ces goûts momentanés qu'une ivreſſe paſſagere inſpire, & qui ſe détruiſent d'eux-mêmes par la connoiſſance de l'objet aimé.

L'eſtime eſt donc néceſſaire à l'amitié pour la rendre durable; mais elle ne forme jamais qu'un ſentiment froid & inſipide, quand le cœur n'eſt point entraîné par l'attrait. On confond ſans ceſſe dans le monde l'eſtime & l'amitié; on les regarde preſque comme ſynonymes; & parce qu'on ne ſauroit aimer véritablement ſans eſtimer, on croit que l'eſtime ſuppoſe toujours de l'attachement. Il eſt vrai que l'eſtime reſſemble à l'amitié par un grand nombre de ſes effets: la confiance, le ſacrifice de ſa volonté, l'abandon de ſes intérêts, l'empire même ſur ſes opinions, tous ces témoignages de déférence, & même de ſoumiſſion ſont ſans doute des preuves inconteſtables de l'eſtime portée au plus haut point; mais elles peuvent exiſter ſans amitié. L'amour-propre de celui qui en eſt l'objet, a lieu d'en être flatté; mais il peut, ſans être

ingrat, n'en être pas touché : on reconnoît la ſupériorité de ſes lumieres & de ſa vertu, & on lui en donne des marques; c'eſt un aveu tacite que la raiſon fait de ſa foibleſſe; mais ce n'eſt point un épanchement de l'ame, & le cœur peut reſter froid au milieu de tous les attributs du ſentiment.

Alexandre peu de jours avant de livrer cette fameuſe bataille qui devoit décider du ſort de la Perſe, & lui donner un nouveau Maître, ſe baigne imprudemment dans le fleuve de Cydne; il eſt auſſi-tôt ſaiſi d'un froid mortel; il perd le ſentiment, & paroît n'avoir plus qu'un inſtant à vivre. Les ſoins de ceux qui l'environnent le rappellent enfin à la lumiere; mais ſes jours ſont encore en danger. Philippe, ſon Médecin, lui propoſe un breuvage qui doit bientôt lui rendre la ſanté, & le mettre en état de pourſuivre ſes conquêtes.

Prêt à le prendre, il reçoit une lettre de Parménion ſon Favori, qui l'avertit que ce breuvage eſt empoiſonné ; que Darius a gagné Philippe par des préſents, & l'eſpérance des plus grands honneurs ; & qu'il doit trouver la mort dans le remede qui lui eſt préparé. Alexandre, ſans s'émouvoir, fait appeller ſon Médecin, lui préſente, d'une main, l'avis qu'il vient de recevoir, & de l'autre prend la coupe & avale ſans héſiter la potion qu'elle contient. La lecture de la lettre de Parménion ne produiſit aucun effet ſur Philippe ; il ne témoigna que du mépris pour ſes accuſateurs ; & la prompte guériſon d'Alexandre, le convainquit de ſa fidélité *. Cette action ſublime du Vainqueur de l'Aſie, eſt une des preuves d'eſtime des plus mémorables que l'hiſtoire nous ait tranſmiſes. Sa confiance eſt ſans bornes ; la

* Quinte-Curce, Liv. 3.

connoiſſance qu'il a de la vertu de ſon Médecin ne laiſſe aucune place à la méfiance ; il lui ſacrifie toute idée de ſoupçon, & lui abandonne le ſoin de ſes jours & de ſa gloire, plus cher encore pour lui que la vie. L'eſtime & le courage ſuffiſent pour un pareil trait. Il n'eſt pas néceſſaire d'aimer ; mais l'eſtime n'occupe que l'eſprit, & ne produit ſur celui qui la reſſent qu'une admiration ſtérile pour ſon bonheur ; l'amitié ſeule a droit de remplir ſon ame, comme elle a ſeule le privilege de faire des heureux.

CHAPITRE XXV.

De l'amitié de choix.

SI L'AMITIÉ de choix étoit toujours guidée par l'eſtime ; quand elle ne répandroit pas dans le cœur cette félicité dont on jouit chaque jour avec un nouveau plaiſir, lorſque le goût en eſt le principe, on n'auroit au moins jamais à ſe repentir du lien qu'on auroit contracté : mais beaucoup de gens prennent des amis au hazard, comme ſi ce choix étoit indifférent. Il ſemble que cet engagement d'où doit dépendre le bonheur de leur vie, ne ſoit qu'un engagement de bienſéance que la ſociété exige de nous pour être au niveau des autres, & que pourvu qu'il ne les gêne pas, il eſt toujours bon. En un mot, ils font l'emplette d'un ami, comme on fait

fait l'achat d'une maiſon où l'on n'a point intention de loger. Il faut avoir différentes eſpeces de biens dans ſa fortune ; il faut avoir différentes ſortes d'attachements. Les grands Seigneurs & les Petits-maîtres ont des maîtreſſes qui les ruinent, & qu'ils n'aiment pas ; mais elles ſont partie de leur luxe. Il en eſt de même des gens du monde qui veulent être *ſur le bon ton :* il leur faut des amis pour qu'il ne manque rien à leur réputation ; mais il en faut un ſurtout conſtitué en dignité, ou dans le miniſtere, pour pouvoir le citer dans l'occaſion, ou dire avec un air important & myſtérieux : *Qu'on eſt à portée de ſavoir des choſes que tout le monde ne ſait pas ; & que lorſqu'on aſſure un fait, le Public peut y ajouter foi.* D'autres prennent un ami par déſœuvrement : c'eſt un homme au moins avec lequel ils pourront aller partager l'ennui qui les con-

ſume. D'autres enfin tirent vanité de leurs amis : ils croyent que leur mérite, ou leurs talents rejailliſſent ſur eux, & leur donnent plus de poids & de conſidération dans le monde; en conſéquence, c'eſt le dégré de réputation d'un homme qui les détermine à le choiſir; tout autre examen leur eſt ſuperflu. Comme l'amour-propre eſt le ſeul ſentiment qui les occupe, pourvu qu'il ſoit ſatisfait, ils ſont contents; & Damon eſt auſſi glorieux de pouvoir ſe vanter d'être l'ami de Lycandre qui fait bien des vers, qu'un Agréable d'être bien avec la plus jolie femme de Paris. Leur plaiſir en effet eſt du même genre; car ils n'ont pas plus de goût réel l'un que l'autre pour l'objet de leur attachement d'*apparat*. Je n'ai pas beſoin, je crois, de faire ſentir combien une amitié où la prétention combine les avantages & les déſavantages que l'amour-propre

pourra en retirer, eſt contraire au ſentiment digne d'en porter le nom. Auſſi n'eſt-ce pas le cœur qui choiſit en pareil cas, c'eſt la vanité: car il y en a de tout genre; & après celle du luxe, il n'y en a point de plus commune que celle d'avoir des amis célebres. C'eſt une eſpece de réputation qui n'exige aucun mérite réel; & beaucoup de gens n'en ont pas d'autre: mais nos paſſions ſont trop intéreſſées à entretenir l'aveuglement général, pour ne pas ſe couvrir de l'apparence du ſentiment, afin d'en jouir ſans trouble, & de ſe faire même reſpecter. La vanité ſous cet aſpect trompeur reçoit ſouvent des hommages qui ne ſont dûs qu'à la vertu.

CHAPITRE XXVI.

De l'amitié de Goût.

D'APRÉS la définition que j'ai donnée de l'amitié au commencement de cet Ouvrage, on a dû s'appercevoir aiſément que les tableaux que j'en ai crayonnés dans les différents états de la vie, n'en ſont qu'une foible image que le vulgaire encenſe, parce qu'il n'eſt pas digne de rendre un culte plus pur. Mais le ſentiment n'eſt qu'un; & les prétendus genres dont on le croit ſuſceptible, ne ſont en effet que des Etres imaginaires que l'ambition, l'amour-propre, la prétention & la frivolité ont créés pour ſe faire illuſion, & la faire aux autres. L'habitude de ſe tromper réciproquement eſt ſi commune dans le monde, qu'on la porte juſques ſur les

choſes les plus ſacrées ; & l'amitié n'a point de retraite aſſez obſcure pour ſe dérober à la corruption générale. Il y a même des menſonges de convention ſur cet objet comme ſur tant d'autres, contre leſquels les Sages mêmes n'oſent réclamer. *Combien d'hyperboles, d'hypocriſies & d'impoſtures au vu & ſu de tous; de qui les donne, qui les reçoit, & qui les ouit ; tellement que c'eſt un marché & complot fait enſemble de ſe moquer, mentir & piper les uns les autres ; & faut que celui-là qui ſait que l'on lui ment impunément, diſe grand-merci ; & celui-ci qui ſait que l'autre ne l'en croit pas, tienne bonne mine effrontée, s'attendant & ſe guettant l'un l'autre qui commencera, qui finira, bien que tous deux voudroient être retirés* *.

Le ſentiment n'a donc, parmi le plus grand nombre des hommes, d'exiſtence que dans leurs diſcours. Ils ont ſubſ-

* CHARON. *De la Sageſſe.* Liv. I. p. 16.

titué à ſa place les froids compliments & la politeſſe, compagnons trop ordinaires de la fauſſeté, & ſouvent même de la perfidie : cette noble franchiſe, quelquefois groſſiere, mais toujours reſpectable, eſt bannie de leur cœur ; & l'amitié n'a plus d'autre temple qu'un petit nombre d'ames privilégiées que la vertu elle-même a pris ſoin de former pour ſervir de modele à l'Univers. Ces ames pures où l'art n'a point trouvé d'entrée, & dont la candeur fait le principal ornement, ſont ſeules capables de connoître le bonheur d'aimer, d'en jouir & de le faire goûter à ceux qui ſont aſſez vertueux pour en être dignes. Pour rendre cette réflexion plus ſenſible, je crois qu'il eſt à propos de préſenter en peu de mots le tableau abrégé des différentes formes que l'art emprunte pour favoriſer nos paſſions, en les décorant du nom d'amitié qu'elles méritent ſi peu ; vice

malheureuſement trop commun, & que j'ai oſé dévoiler dans le cours de cet Ouvrage. Ce tableau ſommaire ſervira à rapprocher ſous un ſeul point de vue ce que la néceſſité m'a obligé d'étendre pour le faire mieux ſentir. J'eſpere qu'il convaincra que s'il y a différents degrés dans l'amitié, il n'y en a qu'un ſeul genre, & que celui qui croit aimer de différentes manieres, n'aime en effet que lui ſous divers aſpects.

La crainte que les peres ſe croyent obligés d'inſpirer à leurs enfants pour les contenir dans le reſpect qui leur eſt dû, permet rarement à ces derniers un ſentiment aſſez tendre pour pouvoir porter à juſte titre le nom d'amitié. L'amour-propre des peres ne leur fait voir dans leurs enfants que des Etres dont la nature les a rendu maîtres, qui peuvent contribuer à ſatisfaire leur ambition; & la vanité uſurpe chez eux la place

du ſentiment. Les grands-peres ne voyent dans leurs petits-enfants que de nouveaux objets ſur leſquels ils pourront exercer le pouvoir deſpotique dont ils ont été déchus depuis que l'âge en a fait ſecouer le joug à ceux qui leur devoient le jour. Les enfants s'aiment entre eux ſans réflexion : ils ſont à la vérité ſuſceptibles d'attrait ; mais comme aucun motif n'en peut aſſurer la ſolidité, ils ſont communément inconſtants. Le peu de mérite & de talent de ceux qui les élevent s'oppoſe à l'amitié qu'ils pourroient avoir pour leurs Maîtres : la jalouſie éteint ſouvent le ſentiment dans ſa naiſſance entre les freres & les ſœurs. L'amitié de parenté n'eſt qu'un nom ; celle des maris & des femmes n'eſt pas aſſez libre pour être vraie ; celle des femmes pour les hommes, & celle des derniers pour elles, eſt rarement exempte de l'alliage des ſens.

Celle qui ſuccede à l'amour, eſt vraie ſans doute ; mais ſon origine n'eſt pas pure : celle des femmes entre elles, eſt un phénomene que la jalouſie permet rarement ; celle des hommes entre eux, eſt ſouvent altérée par l'ambition. Le pouvoir eſt un obſtacle preſque invincible entre les ſupérieurs & les inférieurs. Les grands ne ſont occupés que de leurs titres, & ne voyent que des rivaux dans ceux qu'ils appellent leurs amis. Les gens du monde ſont trop frivoles pour connoître l'amitié ; le bourgeois n'aime que par devoir ; le peuple ne ſent que ſa miſere ; les beaux-eſprits ne connoiſſent que la haine & l'envie, & s'ils paroiſſent avoir des amis, ce n'eſt que par vanité. Les gens médiocres croyent ſentir ce qu'ils ont entendu dire qu'on ſentoit quand on aimoit ; mais, en effet, ils ne ſentent rien. Les ſots n'ont que de la prétention ; ceux

qui vivent en communauté, ne s'aiment que par néceſſité; les vieillards n'aiment qu'eux, & ne témoignent du ſentiment que pour exciter celui des autres en leur faveur, par le beſoin qu'ils en ont. L'amitié de reconnoiſſance eſt trop contraire à la plus forte de nos paſſions pour être commune; il faut bien de l'élévation dans l'ame pour aimer ceux à qui l'on doit. L'amitié de convenance ne tient qu'aux circonſtances qui mettent deux perſonnes dans le cas de ſe voir ſouvent, & ſe détruit par l'abſence. Cette habitude n'eſt qu'un beſoin machinal qui n'eſt point réfléchi, & que l'ame ſent à peine; celle de choix n'a ſouvent que l'amour-propre pour objet. Enfin, celle que fait naître l'eſtime, eſt trop reſpectable pour vouloir la proſcrire; mais elle eſt froide & inſipide, ſi elle eſt ſans attrait.

D'après cet examen trop véridique

des amitiés ſimulées dont l'Univers ſe pare, n'auroit-on pas droit de s'écrier avec Ariſtote : *O mes amis, il n'y a point d'amis* * !

Il y en a peu, ſans doute ; cependant quelque reſpect que j'aye pour ce grand Philoſophe, j'oſerai appeller d'une déciſion auſſi humiliante pour l'humanité : je ſens que mon cœur la déſavoue, & je trouve des preuves contre elle trop glorieuſes & trop dignes de la vénération de tous les ſiecles, pour ne pas réclamer contre une imputation auſſi odieuſe. Mais, après avoir ſouillé ma plume par l'eſquiſſe imparfaite des foibleſſes & des paſſions que les hommes décorent du nom de ſentiment pour pouvoir impunément faire reſpecter juſqu'à leurs vices ; oſerai-je, ô céleſte Amitié ! peindre tes charmes dont la vertu ſeule & la pureté font

* *Diog. Laert. in vitâ Ariſtotelis.* Liv. 5. Segm. 21.

tout l'ornement. En parcourant des objets qui nous aviliſſent, & nous deshonorent, n'en ai-je point contracté les travers ? n'ont-ils point laiſſé d'empreintes dans mon ame ? Si j'en crois mon cœur, ſon hommage eſt encore digne de toi ; & l'art ſéducteur de voiler le menſonge des attraits immortels de la vérité, n'a point altéré ſa candeur ; mais daignes le purifier encore du levain ſecret de l'amour-propre & de la vanité ; & pour mériter de peindre le ſentiment dans toute ſa pureté, rends-moi digne de celui qui fait mon bonheur.

Si preſque toutes les amitiés (peut-être même les plus reſpectées dans le monde) ne ſont fondées que ſur les paſſions ; & ſi le ſentiment le plus propre à les ſubjuguer, n'en eſt le plus ſouvent que le vil miniſtre ; il en eſt un d'un ordre ſupérieur qui ne participe en rien

de ces foibleſſes qui dégradent les hommes. Il éleve au contraire notre ame au-deſſus d'elle-même, & nous rend dignes de la félicité dont il nous fait jouir; il raſſemble tous les avantages dont l'amitié eſt ſuſceptible, & en écarte tous les défauts: par lui la retraite la plus obſcure devient le ſéjour du bonheur; l'ennui, le chagrin, les dégoûts, tout diſparoît à ſon aſpect, & le déſeſpoir même n'a point d'entrée dans un cœur qu'il habite; les fleurs dont ſa carriere eſt ornée, ſont immortelles comme lui, & ne ſe flétriſſent jamais. Il embellit tout ce qui nous environne; les jours ſereins ſont ſon ouvrage; il eſt l'aſyle de la paix, & la récompenſe de la vertu.

Cette amitié ſi rare, & ſeule digne d'en porter le nom, n'eſt point l'effet de l'eſtime, ni même de la réflexion. Elle ne combine point, elle nous en-

traîne : deux cœurs faits pour être unis ſe trouvent liés par un attrait invincible dont ils ne démêlent pas eux-mêmes le principe. Ils ſentent qu'ils ſont néceſſaires l'un à l'autre, que leur bonheur ou leur malheur réciproque eſt inſéparable; en un mot, ils ſentent qu'ils s'aiment; tout le leur dit; ils n'en cherchent point la cauſe; la jouiſſance de leur bonheur leur tient lieu de tout : en voulant l'analyſer, ils ne feroient que l'affoiblir. On eſt bien près de ceſſer d'être heureux, quand on a beſoin de ſe prouver qu'on doit l'être. Il en eſt de même du ſentiment; dès qu'on en cherche les motifs, c'eſt un ſentiment foible. La raiſon eſt faite pour l'approuver; mais c'eſt le goût qui doit le faire naître : c'eſt cet attrait inexplicable qui faiſoit dire à Montaigne, lorſqu'on lui demandoit pourquoi il avoit tant aimé la Boëtie : *C'eſt, parce que c'étoit lui, parce que*

c'étoit moi *. Réponſe ſublime, dictée par le ſentiment même, & ſeule capable d'exprimer celui qui l'uniſſoit à ſon ami. Quels termes, en effet, pourroit-on employer qui rendiſſent mieux cette amitié d'inſtinct, qui de deux ames n'en fait plus qu'une, dès que le goût les a jointes ? Tout eſt commun entre deux amis, & l'activité réciproque de leurs ſentiments ne laiſſe jamais de vuide dans leur cœur : les témoignages d'affection qu'ils ſe donnent mutuellement, ſont d'autant plus vrais & plus tendres, qu'ils n'attendent d'autre récompenſe que celle d'aimer, & d'être aimés. Ils n'ont pas beſoin d'avoir recours aux paroles toujours inférieures à ce qu'elles veulent exprimer quand on aime véritablement. Le langage du cœur, mille fois plus énergique, mépriſe ces expreſſions vulgaires qui n'ont

* *Eſſais de Montaigne*, Liv. I. chap. 27, *de l'Amitié*.

de force, que parce qu'elles ſont les interpretes de ſentiments foibles. Sans ſe parler, on ſe dit qu'on s'aime; ſans ſe voir même, on ſe le dit encore: la ſeule exiſtence en eſt une preuve.

Quoiqu'il ne ſoit pas néceſſaire d'être ſupérieur aux autres hommes par ſon génie ou ſes talents pour connoître & goûter le bonheur de l'amitié, il faut cependant une fineſſe de tact qui eſt incompatible avec la médiocrité [a]. C'eſt l'élévation de l'eſprit qui donne au ſentiment cette fermeté, & cet agrément qui le rendent inaltérable. Mais ſi les qualités de l'eſprit reſſerrent le nœud de l'amitié, & y répandent des charmes, la vertu doit en être la baſe [b].

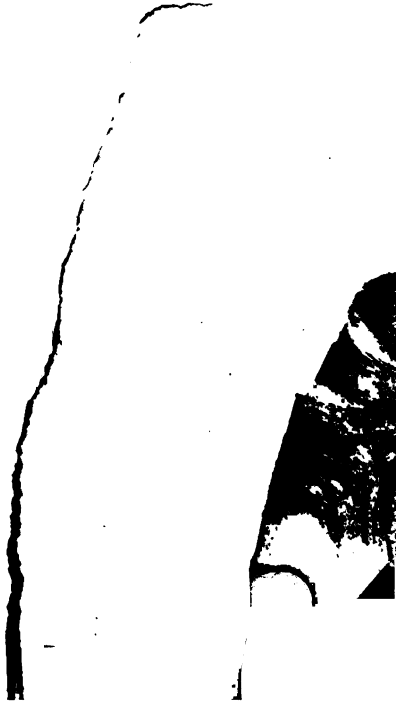
[a] Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui ſont nés médiocres *.

* *Les Caracteres ou les Mœurs de ce ſiecle.* LA BRUYERE. Tom. I. chap 4. *du Cœur.*

[b] Pour les cœurs corrompus
L'amitié n'eſt point faite.
VOLTAIRE. *Epître ſur la Modération.*

C'eſt

C'eſt le goût de l'honnête & du vrai; c'eſt l'amour de la vertu qui fait naître en nous le beſoin d'aimer, pour trouver dans un ami un ſoutien contre nos propres foibleſſes. C'eſt l'attrait qui le développe quand notre cœur nous préſente l'image du bonheur dans l'objet qu'il a choiſi : mais cette anticipation du bonheur céleſte, ne ſauroit être ſentie que par des ames auſſi honnêtes que ſenſibles, qui ne connoiſſent le prix du ſentiment, que parce qu'elles ſont dignes de l'inſpirer. O vous que l'ivreſſe des paſſions tient encore aſſervis, qui flottez ſans ceſſe entre l'eſpérance & la crainte, foibles jouets de l'inconſtance & du caprice de la fortune & des plaiſirs, ſecouez un joug qui vous avilit, & qui empoiſonne vos jours. L'amitié vous offre des liens qui rendront la paix & l'innocence à votre ame. Votre cœur uſé par des plaiſirs que vous n'avez

goûtés qu'à l'aide de l'erreur de vos ſens, & qui ſont perdus pour vous, reprendra alors une nouvelle vie; la carriere du bonheur vous eſt encore ouverte. Aimez, & vous ſerez heureux; ſoyez vertueux, & vous ſerez dignes d'aimer.

FIN.